



HAL
open science

Dynamiques spatiales et transformations de l'habitat en Languedoc méditerranéen durant le haut Moyen Âge (Vie-IXe s.)

Laurent Schneider

► **To cite this version:**

Laurent Schneider. Dynamiques spatiales et transformations de l'habitat en Languedoc méditerranéen durant le haut Moyen Âge (Vie-IXe s.). *Dopo la fine delle ville: le campagne dal VI al IXe secolo*, May 2004, Gavi, Italie. pp.287-312. halshs-01119227

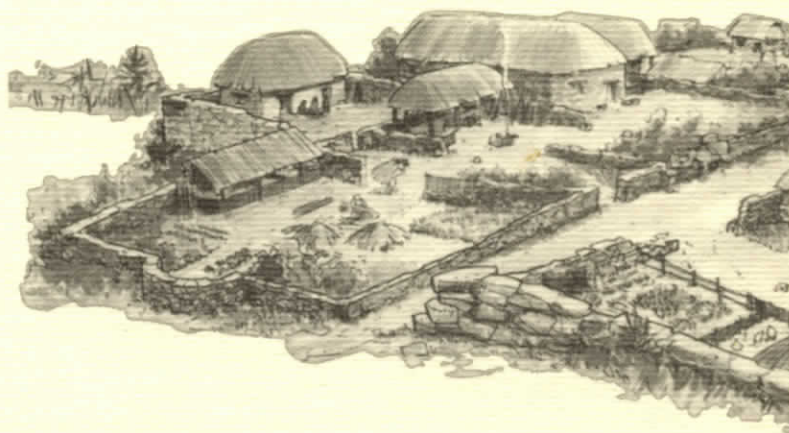
HAL Id: halshs-01119227

<https://shs.hal.science/halshs-01119227>

Submitted on 23 Feb 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



DOPO LA FINE DELLE VILLE: LE CAMPAGNE DAL VI AL IX SECOLO

**11° SEMINARIO SUL TARDO ANTICO E L'ALTO MEDIOEVO
GAVI, 8-10 MAGGIO 2004**

a cura di

GIAN PIETRO BROGIOLO, ALEXANDRA CHAVARRIA ARNAU, MARCO VALENTI

DYNAMIQUES SPATIALES ET TRANSFORMATIONS DE L'HABITAT EN LANGUEDOC MÉDITERRANÉEN DURANT LE HAUT MOYEN ÂGE (VI-IX^e S.)

Laurent Schneider*

En France méditerranéenne, après de longues décennies dominées par une archéologie classique, un véritable intérêt est enfin porté à la transition entre Antiquité et Moyen Âge. L'augmentation générale de la documentation archéologique, due non seulement au développement de l'archéologie dite préventive mais aussi à la mise en place de solides programmes de prospection et d'enquêtes micro-régionales, invite aujourd'hui à reconsidérer l'évolution des réseaux de peuplement durant la seconde moitié du premier millénaire (RAYNAUD 2001 et 2003; SCHNEIDER 2004 et sous-presse a).

Ce renouvellement de la documentation a été rapide mais n'a pas atteint encore une pleine maturité. Lorsqu'il s'agit d'évoquer des thèmes classiques, ceux de la récession ou de la croissance du premier Moyen Âge, lorsqu'il s'agit d'entrer au cœur du monde rural, dans les champs et dans les maisons paysannes, mais aussi de déterminer la nature des productions et des échanges, ou encore de reconnaître et de définir la forme des réseaux de l'habitat ou les types d'emboîtement des territoires, de nombreux écueils demeurent.

L'une de ces difficultés tient paradoxalement aux modes opératoires qui ont permis le renouveau de cette documentation.

La pratique croissante depuis une vingtaine d'années de nombreuses enquêtes historiques menées dans une très longue durée masque parfois la faiblesse réelle de l'information disponible dans les siècles hauts du Moyen Âge (FAVORY, FICHES 1994., ARCHÉOMÈDES 1998), du moins si on établit une comparaison avec le grand nombre de sites fouillés et les corpus existant maintenant dans la moitié septentrionale de la France ou dans la moyenne vallée du Rhône (LORREN, PERRIN 1995; CATTEDU 2001; FAURE-BOUCHARLAT 2001; PEYTRMANN 2003).

Un autre aspect de ces écueils touche à la difficulté de parvenir à étudier, périodiser et spatialiser des établissements ruraux occupés souvent pendant plus d'un demi-millénaire à partir d'un corpus d'aménagements et de traces fugaces qui ne laissent pas toujours entrevoir comment champs de culture, lambeaux de bâtiments, zones

d'artisanat et de stockage ont pu tour à tour s'entremêler et il est souvent délicat de préciser la chronologie exacte des phases mises en évidence.

L'intitulé de cette rencontre fournit donc un cadre salubre parce qu'il oblige à tenter un classement de cette documentation en fonction d'une chronologie désormais resserrée autour de quatre siècles. C'est là un défi nouveau qui s'ouvre à l'archéologie du haut Moyen Âge en Gaule méditerranéenne que d'aborder cette période par séquences et non plus comme un tout monolithique. Salubre aussi parce l'ensemble des difficultés propres à cette période et aux formes labiles de l'habitat oblige à conduire des analyses en termes d'espace et de dynamique spatiale pour tenter de dépasser l'écueil des restitutions statiques des traditionnels inventaires archéologiques. On voudrait ici pouvoir ouvrir quelques pistes dans cette direction en présentant quelques-uns des dossiers les plus récents de la recherche régionale (fig. 1). Ceux-ci s'articulent autour de trois thèmes principaux. On envisagera d'abord la situation des terroirs de vieille mise en valeur autour de la question des mutations de la *villa*, ceux de la plaine littorale essentiellement où la pression démographique semble avoir été la plus forte, pour s'intéresser ensuite à un nouveau type de village, à ces établissements perchés et fortifiés qui émergent à la fin de l'Antiquité et que la recherche la plus récente commence à mieux nous faire connaître. Enfin parce que ces deux formes d'établissement n'épuisent pas toute la typologie de l'habitat on discutera ensuite de la caractérisation et de la chronologie de sites nouveaux qui apparaissent à la fin de l'Antiquité sur des sols dont la mise en valeur fut plus récente. Diversité structurelle des campagnes, mobilité des populations, complexité, résilience sont des notions récurrentes d'un dossier à l'autre mais l'on voudrait montrer au delà d'un paradoxe apparent que celles-ci ne sont pas antithétiques d'un mouvement de fond qui réalise, au terme de la période envisagée, l'ancrage territorial des habitats du Moyen Âge dans le cadre spatial d'une nouvelle génération de *villae*.

* CNRS-Université de Provence, UMR.6572, Aix-en-Provence.

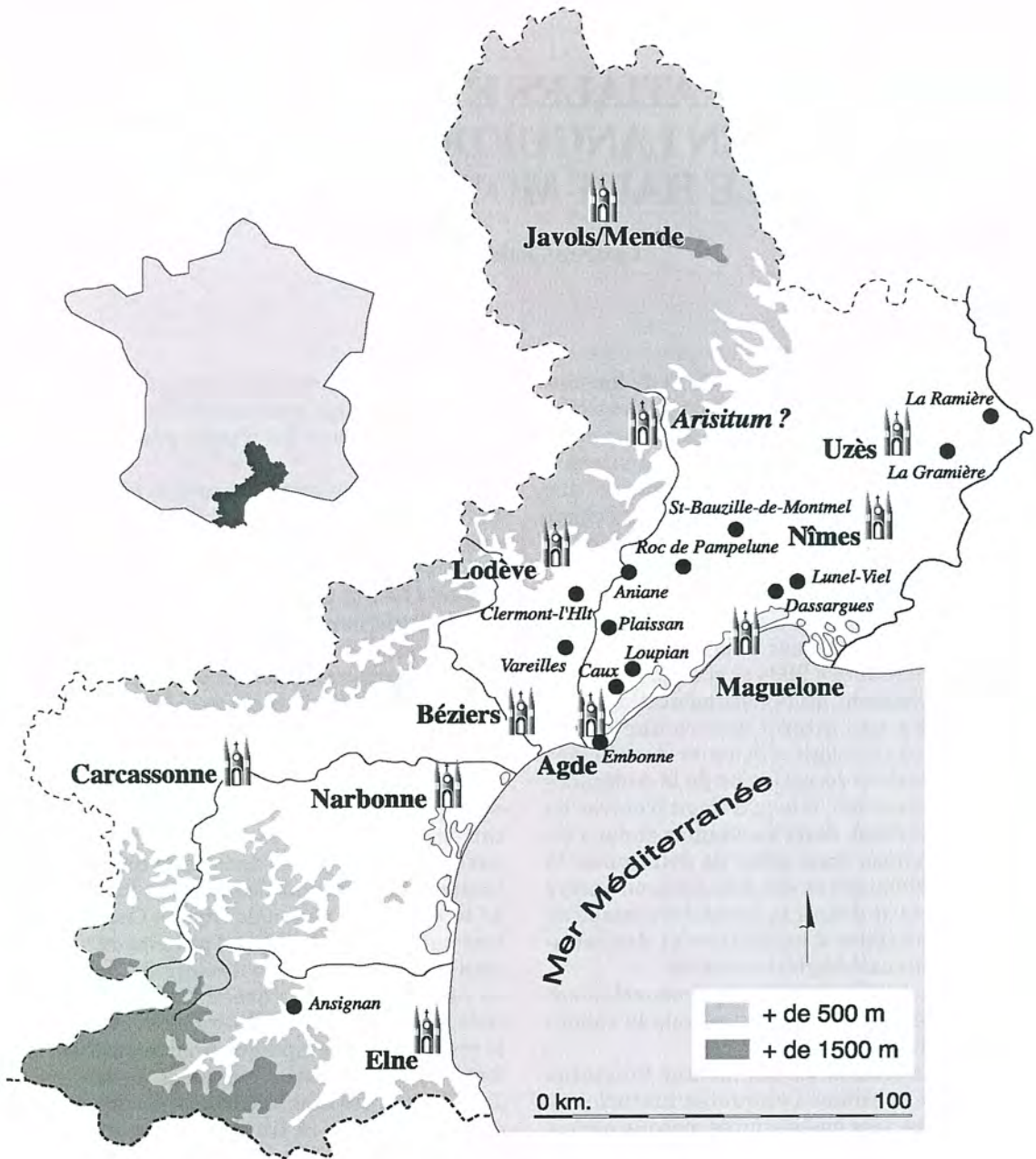


Fig. 1. Localisation des principaux sites évoqués dans le texte.

1. Autour de la *villa* antique : de la stabilité apparente aux nouvelles inflexions du peuplement

Dans le sud-est de la Gaule, ce n'est en définitive que depuis une dizaine d'années que l'étude des *villae* a bénéficié d'un réel développement qui est en passe de gommer, les lacunes d'une documentation antérieure souvent pauvre et obsolète, notamment pour ce qui concerne les phases d'occupation les plus récentes. Les premiers bilans ont d'abord

montré la stabilité apparente, chronologique principalement, de ces établissements durant tout l'Empire et parfois au delà.

Sur la base d'un inventaire de 71 sites de *villae* qui ont fait l'objet de fouilles dans les limites de l'ancienne Narbonnaise, Ch. Pellecuer a réalisé un traitement simple imposé par la qualité inégale des informations, mais permettant déjà d'esquisser les premières lignes d'un schéma évolutif. En ne prenant en compte que la période d'occupation

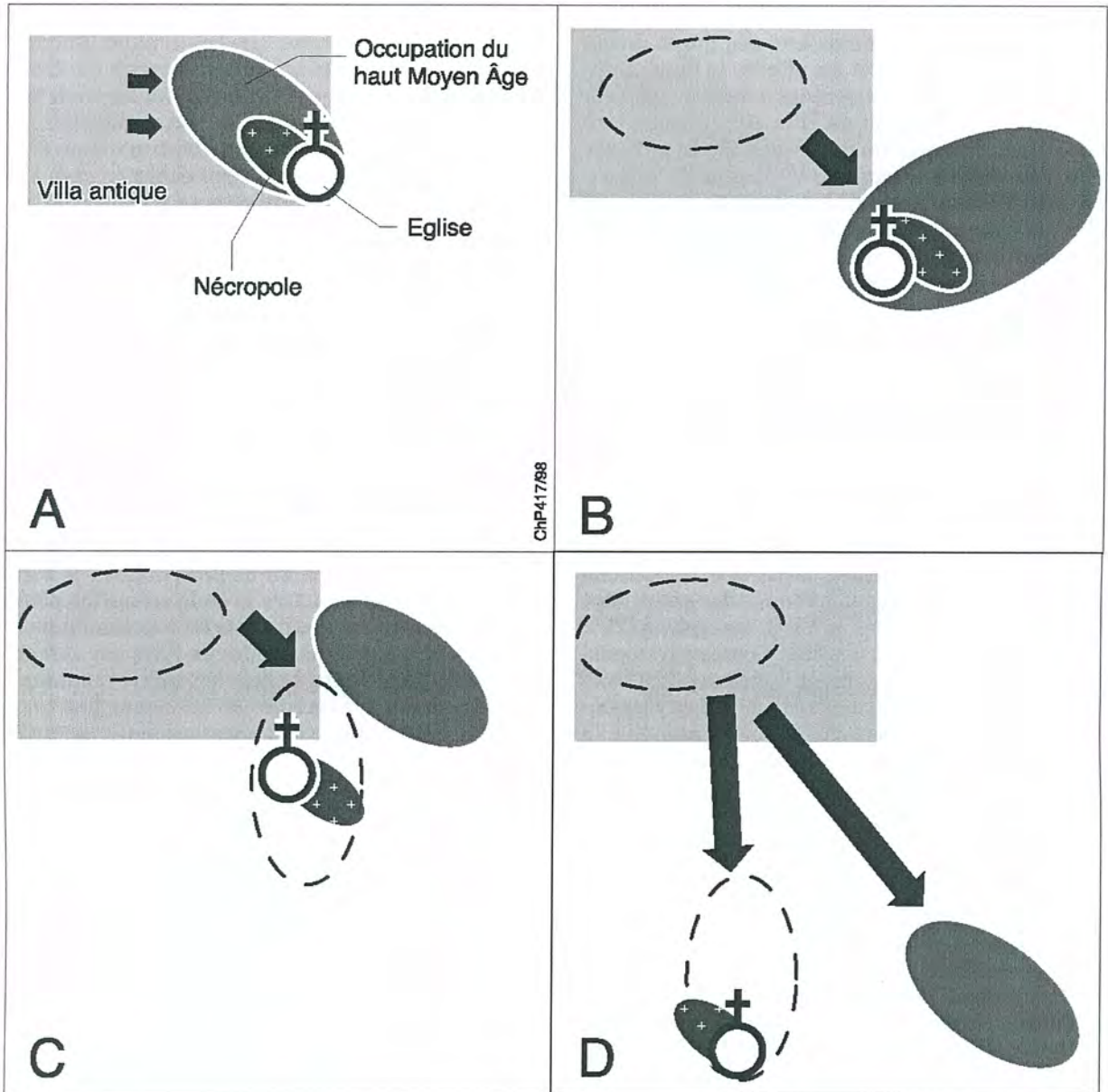
des sites, ce sont en fait près de trois quarts de l'effectif des *villae* qui connaissent une durée de vie comprise entre quatre et six siècles, la quasi-totalité d'entre-elles étant créées entre la période républicaine et le début du II^e s. Après une phase d'étiollement entre la fin du II^e et le IV^e s., 50% des sites sont encore occupés au V^e s., près de 20% au VI^e s. et 7% au delà (PELLECUER 1996, p. 281). Le VI^e s. marque incontestablement une période d'importantes mutations mais il existe cependant des disparités régionales. Si l'on quitte en effet l'échelle provinciale pour gagner celle de la cité où des enquêtes comparables ont pu être conduites, des discordances sont à noter. Mais celles-ci renforcent plus volontiers cette impression générale de stabilité, à tel point que l'on doit finalement s'interroger pour savoir, si du fait même de sa capacité de résistance dans le temps, le centre domanial constitue un bon observatoire permettant d'apprécier les effets d'éventuelles crises sur le réseau de l'habitat rural (PELLECUER 1996). Dans la cité de Nîmes, L. Buffat vient de recenser à partir de prospections au sol, 198 sites interprétés comme des *villae* dont 37% sont encore occupés au VI^e s., soit près de 20% de plus que ce qu'il est possible d'observer aujourd'hui à l'échelle de l'ancienne province (BUFFAT sous-presse). L'impression est la même en Provence, dans le département du Var où parmi les 173 *villae* recensées du haut Empire, 77, soit près de 45%, sont encore occupées au V^e siècle et au-delà (BRUN 1999, p. 178). Avant d'évoquer le problème de la forme de ces établissements, retenons déjà qu'au moins jusqu'au V^e s., l'économie des *villae* de Gaule méditerranéenne, semble avant tout caractérisée par une continuité des centres domaniaux même si ceux-ci se sont souvent accommodés à l'échelle des terroirs de différents ajustements du tissu de l'habitat local : entreprises qui périssent au profit d'autres comme dans la baie de Cavalaire dans le Var ou *villae* qui s'agrègent jusqu'à former un *vicus*, comme vient de le suggérer Ph. Leveau (2002, p. 23).

À côté de ces tentatives d'approches quantitatives, encore largement tributaires de l'imprécision intrinsèque des prospections de surface, de salutaires études de cas commencent à corriger et à nuancer, une maîtrise sans doute imparfaite du temps, qui conduit à privilégier un raisonnement à l'échelle multiséculaire et par voie de conséquence les stabilités pluriséculaires au détriment des processus de transformation. On n'insistera pas, ici, sur les transformations physiques de la *villa* au cours des derniers siècles de l'Antiquité, notamment sur ces phases d'embellissement et de monumentalisation maintenant mieux connues qui souvent transforment à partir du IV^e s., comme à Loupian sur le littoral du département de l'Hérault une "ferme" de rendement ou de stockage en petit palais rural (LUGAND, PELLECUER 1994), bien que

ces réalisations luxueuses n'atteignent pas en Narbonnaise la profusion que l'on connaît ailleurs en Gaule, dans le sud-ouest notamment. On n'insistera pas davantage, en l'état actuel de la documentation, sur l'effacement de cette architecture du paraître et en corollaire sur la disparition des appartements du *dominus*, processus engagé au moins depuis le VI^e s. qui dénote incontestablement que le statut des sites se modifie radicalement, comme cela a déjà été noté à Saint-Martin de Taradeau dans le Var, à Saint-Julien-Les-Martigues dans les Bouches du Rhône ou encore à Loupian (BRUN 1999, p. 154; CHAUSSERIE-LAPRÉE, RÉTIF 2002). Je tenterai en revanche de souligner ce que peuvent apporter d'autres types d'approches, celles qui depuis les bâtiments proprement dit de la *villa* nous guident vers l'étude de l'espace dans lequel ils s'insèrent.

Examinant le cas d'une micro-région de l'arrière-pays de la cité de Béziers, dans le bassin moyen de l'Hérault, il y a une dizaine d'années, j'avais proposé, là encore à partir de prospections de surface, de distinguer quatre grands scénarios pour aborder la question des mutations topographiques de la *villa* dans le haut Moyen Âge, car même lorsque les bâtiments de l'ancien centre domanial sont délaissés, les terroirs ne se vident pas toujours de la totalité de leur population (SCHNEIDER 1992 et 1996, 265-272). Il devient dès lors possible d'envisager un aspect de cette complexe transition entre *villa* de tradition antique et *villa* plus proprement médiévale (fig. 2). C'est dans cette perspective que nous placent ces premiers scénarios qui nous montrent en d'autres termes un possible maintien de la structure foncière malgré un changement des rapports de production.

Dans un premier cas de figure, celui d'occupations dites superposées, l'assiette de la *villa* antique continue d'être occupée durant le haut Moyen Âge selon des modalités diverses : stabilité ou inversement rétraction de l'assiette de l'occupation et adynamie de l'établissement. Longtemps représentés par des dossiers issus de simples prospections mais repérés depuis lors un peu partout en Languedoc, dans la cité de Nîmes, de Béziers ou encore en Agadès cette gamme d'établissements commence à être éclairée par des fouilles. Celles de la Gramière à Castillon-du-Gard, *villa* située à une dizaine de kilomètres à l'est d'Uzès, en constituent un exemple récent (BUFFAT sous-presse). Ces fouilles illustrent toute la complexité d'une occupation dynamique et structurée d'un établissement antique dont la vie se prolonge, sans hiatus, jusqu'au cœur X^e s. Bien que de surface limitée, l'exploration archéologique révèle que les bâtiments romains, malgré une série de transformations au cours de la seconde moitié du V^e et au début du VI^e s. ne perdent pas leur vocation agricole, vinicole surtout. Un siècle plus tard, à la char-



ChP41788

Fig. 2. De la villa tardo-antique aux nouvelles formes de peuplement du haut Moyen Âge (d'après SCHNEIDER 1996, 265-272 complété par PELLECUER, POMARÈDES 2001, p. 526).

1. **Occupation superposée contractée** : l'occupation se maintient sur le centre domanial antique après le VI^e s. mais la superficie investie à cette époque devient parfois plus réduite que celle de la période antérieure. La présence d'un lieu de culte chrétien n'est pas systématique.
2. **Occupation dédoublée** : l'occupation la plus tardive se développe dans la périphérie de l'ancienne villa (occupation contiguë ou dans un rayon de quelques centaines de mètres). L'abandon du pôle ancien peut être simultané ou progressif. La permanence du nouvel habitat est parfois assurée grâce à la création d'un lieu de culte et d'un espace funéraire.
3. **Occupation en nébuleuse** : proche du cas précédent mais s'en distingue par l'existence de différents pôles-habitats, église et cimetières- qui s'agglomèrent autour du centre domanial antique.
4. **Occupation déplacée et site-relais** : le ou les nouveaux pôles d'occupation sont situés à plusieurs centaines de mètres de la villa. Ils peuvent se fixer sur un élément distinct de l'ensemble domanial tardo-antique ou à proximité. Ils rassemblent l'essentiel du peuplement du territoire, pendant tout le haut Moyen Âge et cela jusqu'à l'émergence du *castrum*.

nière des VI^e et VII^e s., de nouvelles modifications laissent place à des architectures de pierre désormais liées à la terre qui sont associées à différents bâtiments utilitaires, artisanaux (forge) ou d'habitat. Signe de la vitalité de l'établissement, une certaine mobilité des fonctions à l'intérieur de ces espaces occupés jusqu'au VIII^e est perceptible tandis qu'apparaissent auprès de ces constructions différents aménagements, principalement des silos. A partir du IX^e s. et jusqu'aux abords de l'an mil, l'occupation devient plus sporadique mais aussi plus malaisée à cerner car plus labile: calage de poteau, petite construction de pierre liée à la terre ou silos témoignent néanmoins de sa réalité, mais celle-ci est aussi devenue plus complexe, éclatée en divers points autour de l'assiette primitive de la *villa* antique, notamment au sud où se trouve un lieu de culte dont l'existence est attestée au moins depuis 896 (HGL, V, n°16). C'est à cette date seulement que cet établissement multiséculaire apparaît dans la documentation écrite. Louis l'Aveugle restitue alors à l'évêque d'Uzès l'église Saint-Caprais, ce qui suggère que les lieux avaient été tenus jadis par la cathédrale, ou du moins que la propriété épiscopale s'était ancrée à proximité de ce vieux terroir. L'indice est mince mais une piste de recherche semble néanmoins pouvoir se dégager. Elle conduit à s'interroger sur le lien à établir entre ces sites de *villae* durablement occupés pendant tout le haut Moyen Âge et l'existence d'une grande propriété (de l'Eglise notamment). Une explication de ces mécanismes de continuité d'occupation se trouve peut-être dans cette perspective comme cela a déjà été envisagé pour la zone littorale, dans le secteur d'Agde notamment. Ici se trouvent à la fois des terres fiscales aux mains de l'aristocratie comtale et de l'Eglise au IX^e s. et, à l'image de la *villa* de Mas-Lavit/St-Martin-de-Caux, des établissements à occupation longue (SCHNEIDER 2001, pp. 107-109). Si l'on prolonge dans cette voie, la concentration remarquable des *villae* repérées par L. Buffat dans la vallée de la Tave à l'ouest de la cité de Nîmes qui sont occupées pendant tout le haut Moyen Âge n'est-elle pas l'écho de l'existence d'une zone particulière de grande propriété? Il faudra encore multiplier les exemples pour vérifier cette tendance.

Le cas de la Gramière, notamment à partir de sa phase d'occupation carolingienne, permet également d'introduire les deux grands autres scénarios susceptibles d'éclairer un aspect des mutations de la *villa* au-delà du VI^e s.

Dans d'autres situations en effet, on observe des cas de dédoublement de sites, par micro-déplacements, là encore selon des cas de figure multiples qui invitent toujours à la nuance parce que la maîtrise des chronologies demeure imparfaite et qu'il n'existe aucun modèle archétypal. Sans que l'assiette de l'ancienne *villa* soit systé-

matiquement abandonnée, un nouveau quartier se développe parfois à petite distance d'elle, par l'adjonction d'une église et/ou d'une zone funéraire aussi bien que par le développement d'un habitat. Dans les cas les plus complexes, c'est une véritable nébuleuse qui se forme autour de l'assiette primitive, là encore dans un temps long - dans cette seconde partie du premier millénaire et parfois au-delà- dont les séquences ne sont pas aisées à percevoir en prospection. Il ne sera d'ailleurs guère facile d'explorer cette gamme d'établissements qui demande de pouvoir conduire des décapages sur de très grande surface ou du moins d'inscrire des programmes de fouille dans un temps long! Pour l'heure, il est nécessaire de convaincre qu'il n'y a pas de sens à considérer ces sites plus ou moins juxtaposés comme des établissements distincts mais qu'il faut au contraire les comprendre comme un ensemble unique. Dans cette optique, il n'y a pas plus de sens à parler d'abandon, de création ou de réoccupation pour des sites qui se déplacent dans un même terroir et dont l'évolution millénaire s'inscrit dans l'histoire d'un espace commun. Aussi cette stabilité apparente, qui ne préjuge en rien de changements dans les rapports de production est d'abord celle d'un espace d'occupation.

Certes, les choses paraissent beaucoup plus claires lorsque les assiettes des sites sont mieux dissociées, comme dans le quatrième scénario de cette typologie documentaire. Ici, les bâtiments de la *villa* sont définitivement abandonnés, tandis qu'émergent ailleurs dans le terroir mais de manière concomitante un ou plusieurs établissements nouveaux, situation qui pourrait traduire un changement dans le système domanial, une dispersion de la *pars fructuaria* ou son déplacement dans le finage, tandis que le propriétaire du sol cesse d'entretenir l'ancienne demeure, comme cela est envisagé dans le cas de la *villa* des Prés-Bas et du nouvel établissement des Condamines à Loupian (PELLECUER, POMARÈDES 2001, p. 530). L'effacement de l'ancienne *villa* n'implique donc pas obligatoirement l'abandon des terres, encore moins un déclin de la production agricole, et il est sans doute bien des dossiers qu'il faudrait revisiter en inscrivant l'histoire du site dans celui d'un espace, comme cette *villa* de la Condamines à Puissalicon à proximité de Béziers où les fouilleurs avaient pourtant noté la présence à quelques centaines de mètres d'une occupation du haut Moyen Âge, dans et au abords du cimetière de l'église Saint-Etienne (BACOU 1971), principal pôle d'occupation de ce terroir avant l'émergence du *castrum*.

En privilégiant ces sites topographiquement dissociés ou en ne retenant que la masse des *villae* réellement et durablement abandonnées, on

risque de perdre de vue ces ensembles complexes du troisième groupe, ces établissements en nébuleuse à longue occupation où se côtoient et s'entremêlent dans le temps long ancienne *villa*, église, cimetières, habitat paysan et bâtiments techniques. C'est semble-t-il autour de ces ensembles dynamiques à occupation longue que se réalise l'une des premières phases de la mutation médiévale, celle qui consacre la structuration de l'espace autour de l'habitat et non plus autour de la propriété. Un des aspects de la genèse du village médiéval languedocien s'inscrit dans ce processus, parce que du fait même de leur longévité, ces sites constituent des points d'ancrage dans l'espace rural et interagissent avec lui jusqu'au moment où se forment autour d'un centre habité, carrefours et nœuds de chemins irriguant les terroirs. A ne retenir que les sites désertés, saura-t-on jamais comme le martèle avec force C. Raynaud (2001), combien de villages, de hameaux ou de mas occupent l'emplacement d'anciennes *villae* qui n'ont cessé de s'adapter aux nouvelles trames du peuplement? Toujours est-il que l'archéologie régionale peine à s'approprier ces lieux vivants et que la question de continuités plus longues encore souffre de ce défaut de perspectives et d'un accommodement des recherches d'archéologie rurale aux seules zones actuellement agricoles.

2. Diversité structurelle des campagnes : *villa* et *castrum*, villages agricoles et villages ruraux

Au départ, la *villa* est liée à un processus de dispersion de l'habitat mais la réussite d'une implantation de *villa* entraîne un regroupement, soit parce que des dépendants s'installent à proximité d'une *villa* ou parce que des *villae* se regroupent. Par cette perspective, Ph. Leveau, dans un dossier récemment consacré aux incertitudes du terme *villa* et à la question du *vicus* en Gaule Narbonnaise, invite les archéologues à dépasser cette alternative qui consiste à opposer habitat groupé et habitat dispersé pour inscrire l'histoire des transformations de l'habitat dans une dynamique évolutive (LEVEAU 2002). En Languedoc, de nouvelles fouilles favorisent une telle démarche. En parallèle à des situations classiques, celles de grandes *villae* effectivement isolées au centre de vastes domaines, elles nous livrent désormais des cas de figures plus complexes qui nous renseignent sur des changements de forme affectant principalement l'aspect unitaire et régulier des plans primitifs.

Dans la basse vallée du Rhône, entre Nîmes et Arles, la *villa* de la Ramière à Roquemaure a été intégralement fouillée et permet de suivre l'évolution d'un centre domanial qui n'a pas connu de postérité médiévale, mais l'on y distingue vers la

fin du IV^e s. une rupture dans la forme. Alors que les modestes bâtiments primitifs doublent de surface entre la fin du II^e s. et le milieu du III^e s., notamment par l'adjonction d'une aile résidentielle, la cohérence du plan s'estompe dans le courant du V^e s. pour laisser place à différentes petites constructions éparpillées qui accueillent non seulement un habitat mais aussi des activités agricoles et artisanales (métallurgie du fer et poterie). C'est sous cette forme polynucléaire nouvelle qui évoque l'image d'un hameau informel que s'achève l'occupation du site dans le courant des VI^e et VII^e s. (BARBERAN *et alii*, 2002)

Eclatement du domaine au profit d'exploitations familiales ancrées dans les murs du vieux centre de gestion mais sans doute aussi de manière concomitante dispersées dans le terroir et donc particulièrement rétives à l'analyse, d'autres exemples peuvent être évoqués.

Sur le littoral héraultais, dans la périphérie d'Agde, chef-lieu de cité qui émerge à la charnière des V^e et VI^e s., une évolution de ce type peut être décrite. Etablissement côtier, Embonne, comme la Ramière couvre selon les périodes considérées une superficie totale qui n'excède pas deux hectares. Jusqu'au IV^e s., l'espace est organisé autour d'une cour centrale, puis une véritable rupture se produit (fig. 3). Si l'orientation de la trame architecturale primitive demeure, le tissu de l'habitat jusqu'alors assez dense se relâche tandis que le site continue d'être occupé au moins jusqu'au VII^e s. (POMARÈDES 1992 et BERMOND, POMARÈDES, 2002). A côté de bâtiments en pierre qui se développent au milieu d'espaces ouverts et de murs de terrasses en intégrant pour partie des élévations plus anciennes, apparaissent vers la fin du V^e s. ou au début du VI^e s. des constructions à armature de bois et au moins un fond de cabane. Dans le même temps, l'assiette générale du site paraît s'étendre sensiblement. La construction d'un mur de clôture sinon d'un véritable rempart, large de deux mètres, délimite désormais un espace d'environ 2,5 hectares, tandis que de nouveaux édifices viennent s'adosser à lui au nord-ouest. Plus aéré qu'auparavant mais développé parallèlement sur une superficie sensiblement plus vaste, l'établissement tardif d'Embonne évoque un village, né de la transformation radicale d'une *villa* antérieure ou du moins d'un site présentant un plan régulier.

L'arrêt que l'on espère provisoire de ces fouilles ne permet pas encore de lever toutes les ambiguïtés d'un dossier complexe, notamment en ce qui concerne la caractérisation des premières phases du site, mais déjà des éléments de comparaison peuvent être recherchés avec les nouvelles formes que revêt l'habitat à partir du VI^e s.

Quittons un instant les riches plaines du littoral languedocien et des bassins fluviaux, terroirs traditionnels du système économique gallo-

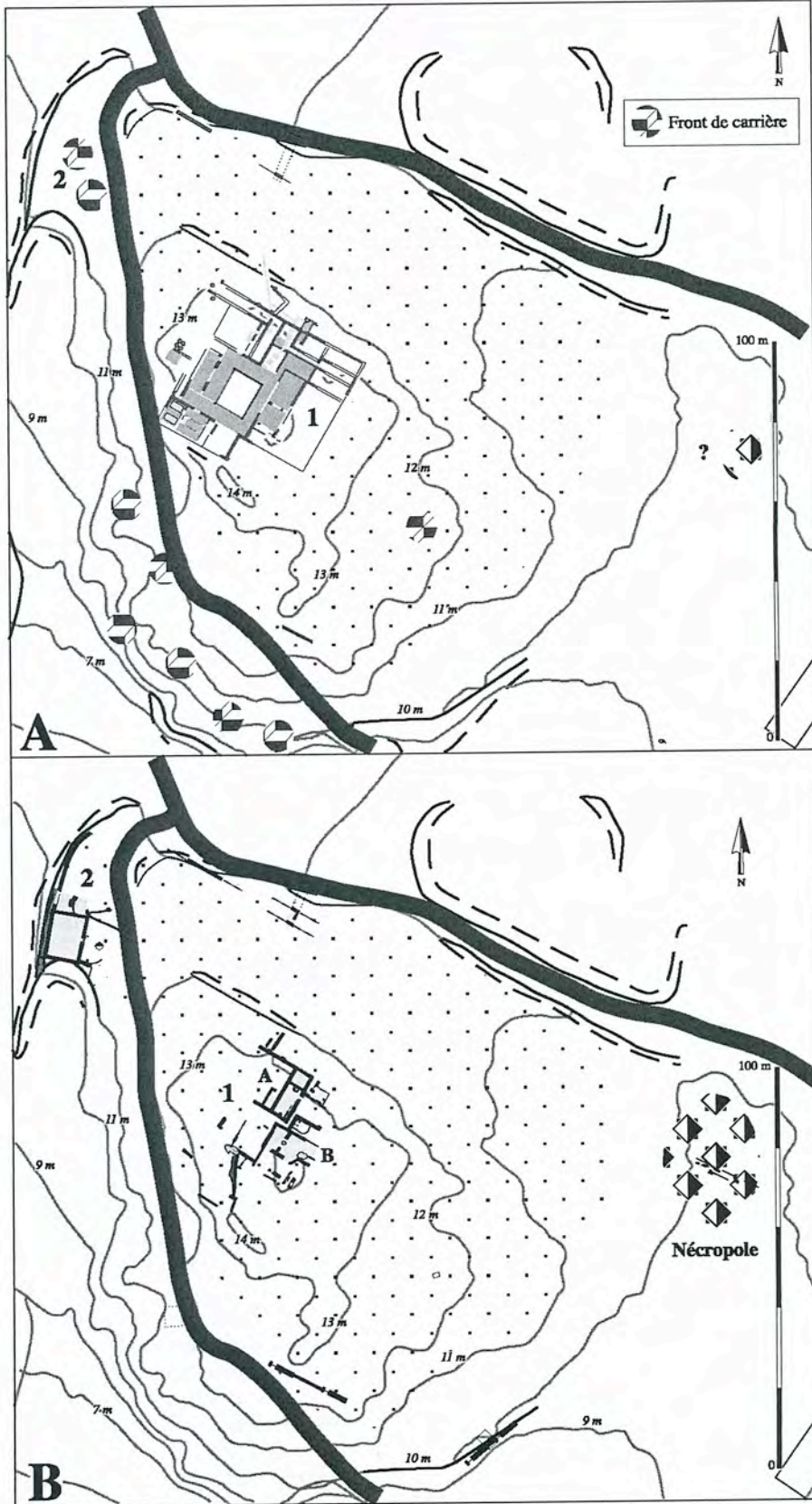


Fig. 3. Agde, Embonne (Hérault) (d'après BERMOND, POMARÈDES 2002).
Etat antérieur au V^e s. de n. ère. B. Etat de l'Antiquité tardive (V-VII^e s.).

romain marqués avant toute chose par la continuité des espaces d'occupation pour gagner d'autres secteurs, comme cette toile de fond montagnarde, avant-monts du massif central et grands causses que la recherche archéologique commence à investir. Ici, la trame des *villae* devient plus discrète tandis que d'autres formes d'habitats émergent à la fin de l'Antiquité. Depuis l'après-guerre, l'historiographie régionale a retenu l'existence d'établissements fortifiés, nichés sur des éperons et des tables rocheuses qui ressortent très majoritairement de créations nouvelles. Considérés pendant longtemps comme de biens modestes sites de refuge aux occupations éphémères, sur la foi d'une lecture sans doute trop rapide des textes, ces établissements se révèlent être en définitive de forme et de fonction très diverses (SCHNEIDER 2001). Plus fréquents qu'on ne l'a cru pendant un temps, ceux-ci sont aussi bien représentés par des petits fortins inférieurs à 0,5ha comme Lombren dans le Gard que par de plus vastes agglomérations qui pouvaient atteindre 4 à 7ha de superficie comme Saint-Blaise dans les Bouches du Rhône ou *Mormellicum* (Saint-Bauzille-de-Montmel) dans l'Hérault. A l'échelon intermédiaire, se trouve toute une gamme de sites compris entre 1,5 et 3ha, maille peu ou prou comparable à celle des établissements de plaine de type *villa* comme Embonne, Loupian ou La Ramière. C'est sur l'un de ces établissements, celui du Roc de Pampelune dans l'Hérault, situé dans les chênaies de l'arrière-pays montpelliérain que se développe depuis 1999, dans le cadre d'un projet du C.N.R.S, un nouveau programme de fouilles (SCHNEIDER 2002, 2003, 2004 et sous-presse). Traditionnellement rattachés à la famille des *castra* et *castella* de l'Antiquité tardive, du fait de la présence de fortification et d'un perchement prononcé, ces établissements sont pour ainsi dire opposés de manière sémantique à ceux de la plaine, qualifiés parfois trop rapidement de *villae*. Mais de quelle *villae* parle-t-on? D'un domaine aristocratique comme Loupian comportant aile thermique et luxueuse salle d'apparat au V^e s. ou d'une *villa* devenue village comme à Embonne? A s'en tenir à la forme, un établissement comme celui du Roc de Pampelune n'est en définitive peut-être pas si éloigné du cas de figure d'Embonne dans sa phase la plus tardive.

Six ans de fouilles, développées sur près d'un hectare, nous livrent désormais l'image affinée d'une petite agglomération fondée dans le dernier quart du Ve s. et occupée au moins jusqu'au milieu du VI^e s. (fig. 4). Malgré les lacunes du site, qui présente des zones érodées, cette création *ex-nihilo* à courte durée d'occupation nous apporte une documentation originale sur une phase clef de cette mutation tardo-antique à bien des égards encore rétive à l'analyse archéologique. Les enseignements majeurs sont de quatre ordres :

- Au sein d'une fortification délimitant une superficie de 2,25 ha, le tissu de l'habitat et des édifices annexes demeure relativement aéré. On ne parvient à distinguer aucun îlot véritable, pas plus que l'on ne discerne de manière évidente l'existence d'une voirie régulière. Bien au contraire, les bâtiments se distribuent selon plusieurs trames adaptées à la topographie du relief autour d'espaces ouverts, cour, place ou enclos qui complexifient le système de circulation tout en le rendant particulièrement flexible.

- L'habitat reconnu demeure faiblement hiérarchisé. Les plus grands bâtiments possèdent pour la plupart un étage mais ne dépassent guère 80m² d'emprise au sol. Hormis les cellules à pièce unique et les petits locaux techniques aux fonctions diverses, la "maison" élémentaire du village atteint en moyenne 16m de long pour 5m de large hors oeuvre et paraît répondre à un module déterminé dont on retrouve plusieurs exemplaires disséminés dans l'ensemble du village. Celui-ci se présente comme un bâtiment rectangulaire doté de deux pièces asymétriques qui découpent l'espace intérieur en un tiers et deux tiers de la superficie.

- la quasi-totalité des édifices de la première phase d'occupation sont des constructions de pierre liées au mortier et les toitures sont encore constituées de tuiles.

- A l'extrémité occidentale du village mais au point culminant de l'éperon se trouve une église baptismale au devant de laquelle s'organise autour d'une cour, bâtiments de stockage, atelier métallurgique, four culinaire de type collectif et un bâtiment privilégié, possible résidence des clercs desservant l'église.

Outre le perchement, c'est avant tout la présence d'une église qui permettrait de distinguer l'établissement du Roc de Pampelune d'un village tardo-antique comme celui d'Embonne, bien que les surfaces de fouilles encore limitées ne permettent pas de prendre la mesure exacte de ce dernier site. On note cependant de véritables similitudes dans le plan des bâtiments, notamment avec ce bâtiment A, qui est un édifice rectangulaire dont le rez-de-chaussée, semi-enterré, est découpé en deux pièces asymétriques (BERMOND, POMARÈDES 2002).

D'autres points de convergence peuvent être notés, cette fois-ci non plus avec des habitats issus de la transformation de *villa* en zone de plaine, mais avec des habitats nouveaux créés *ex-nihilo* dans les premiers siècles du haut Moyen Âge.

Au Camp des Armes, à proximité de Millau (Aveyron), dans la partie méridionale du causse du Larzac à 790m d'altitude, une fouille récente nous renseigne de manière exceptionnelle sur la forme que pouvait revêtir un établissement fondé au VI^e

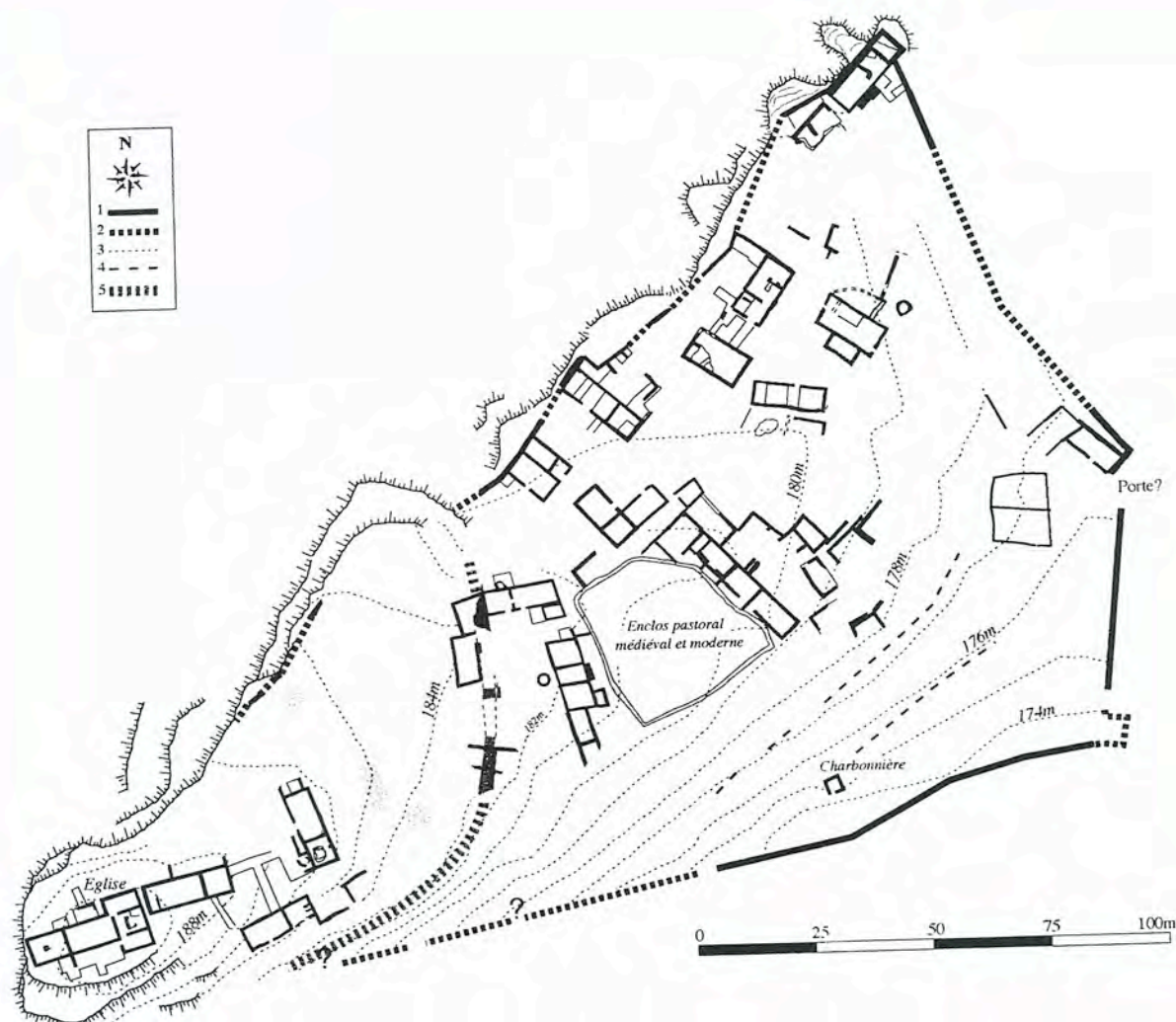


Fig. 4. Le village perché et fortifié du Roc de Pampelune à Argelliers (Hérault) : état des fouilles en 2004, LAMM-UMR 6572 CNRS-Université de Provence (L.Schneider et G. Marchand).

s. et occupé jusqu'à la fin du VII^e s. (BOUDARTCHOUK 2000)¹. Bâties en hémicycle sur le bas de pente d'un coteau, différents édifices s'égrainent sur une aire d'environ 150 x 40m (fig. 5). Au nord, en position sensiblement dominante se trouve un premier noyau de six ou sept bâtiments rectangulaires qui n'ont pas encore été fouillés tandis qu'au sud, à une cinquantaine de mètres se trouve un second ensemble apparemment plus complexe qui se développe sur environ 1500m². Organisé autour de deux, sinon de trois cours distinctes, de vastes bâtiments construits en pierre sèches évoquent des étables, des granges et des logements rustiques, tandis que d'autres édifices sont détachés de ce noyau, au nord principalement, mais aussi au sud

et à l'est où contre la terrasse d'un chemin se trouve un bâtiment à trois pièces (logis, local agricole et appentis) qui peut avoir fonctionné comme une unité agricole autonome. Privilégiant une lecture de la topographie du site qui s'attache à l'organisation du bâti autour de cours dans le noyau sud, les fouilleurs ont proposé d'interpréter cet établissement comme une *villa* mérovingienne. On ne s'attachera pas ici à discuter du champ sémantique éminemment considérable du terme *villa* pour s'en tenir à la forme de l'habitat découvert au Camp des Armes. Si le bâti du noyau sud s'organise bien autour de deux cours principales, la cohérence du plan demeure toute relative, bien loin des schémas rigides de l'Antiquité. Par ailleurs, en l'état actuel

¹ Je tiens à remercier chaleureusement J.-L. Boudartchouk, responsable de cette fouille de m'avoir autorisé à utiliser le plan du site.

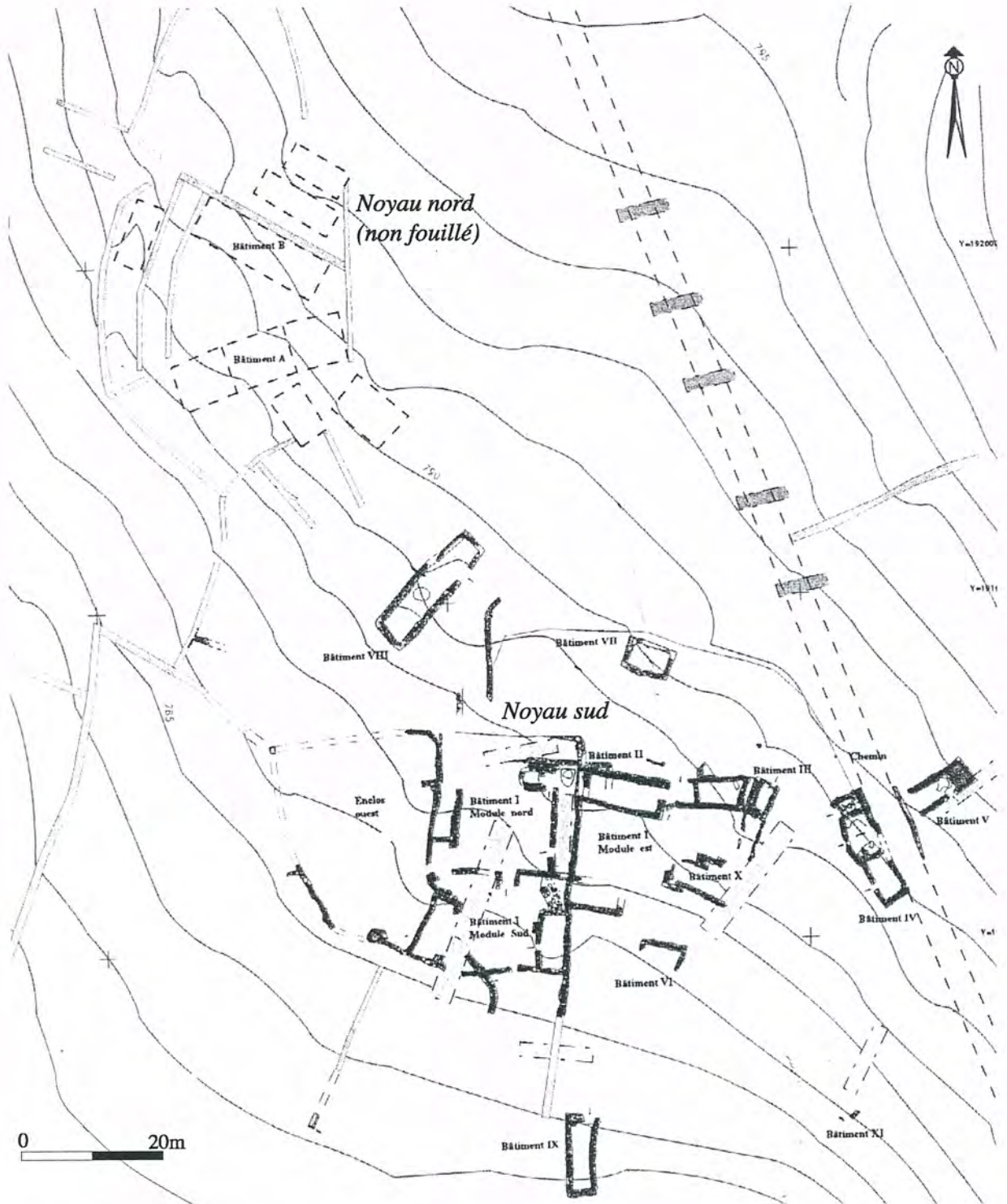


Fig. 5. L'établissement du Camp des Armes à Lapanouse-de-Cernon (Aveyron) sur le causse du Larzac (VI-VII^e s.).
Fouilles : J.-L. Boudartchouck, D.A.O : L. Grimbert, F. Melec et Ch. Requi (AFAN).

de l'exploitation des données de fouilles, rien n'indique que ces ensembles soient le résultat d'un projet unique. Le bâti organisé autour de deux cours pourrait tout aussi bien relever d'une phase d'agrandissement. Le même type d'incertitude demeure à propos de la chronologie du noyau nord ou se trouve une demi-douzaine de bâtiments supplémentaires. Il en est de même encore des bâtiments dispersés alentour qui ne sont pas tous des locaux techniques, granges ou étables, mais qui peuvent accueillir à l'image de l'édifice n°IV des fonctions d'habitats et donc désigner des unités agricoles familiales. Les divergences avec une *villa* de type antique ressortent tout autant de cette dispersion des constructions que de l'absence d'une véritable partie résidentielle.

Finalement, l'établissement du Camp des Armes n'est peut-être pas si éloigné du système d'organisation de l'espace qui prévaut dans un village perché et fortifié comme celui du Roc de Pampelune. Ici aussi, des bâtiments sont implantés auprès de cours et d'espaces ouverts multiples, formant autant de noyaux distincts aux alentours desquels s'égrainent d'autres locaux, logis ou bâtiments techniques. Dans la forme stricte, les différences semblent pouvoir être atténuées entre ce que l'on pourrait tenter de désigner comme un *castrum* du VI^e s. et un domaine de montagne. L'opposition entre les deux sites réside *ailleurs me semble-t-il*, dans le statut de la population, dans les activités et peut-être dans la nature des regroupements qui se sont opérés.

Au Camp des Armes, la fonction du site paraît exclusivement vouée à la production agricole, à l'élevage notamment comme l'atteste l'étude de la faune qui montre la place importante des ovins dans l'économie de l'établissement, mais aussi la forme allongée de certains bâtiments évoquant des granges et des étables ou encore la présence de mobiliers spécifiques tels que des sonnailles, des peignes à carder ou des pesons (BOUDARTCHOUK 2002). Quant au regroupement qui s'est amorcé, le processus paraît spontané, par accroissement démographique lié à la dynamique interne de l'établissement ou par l'installation de nouvelles familles paysannes.

Le Roc de Pampelune en revanche montre une économie plus diversifiée. Les fonctions agricoles y sont manifestes et l'élevage est également bien représenté, mais le village accueille également et peut-être principalement des artisans. La présence de forgerons, de bronziers et de verriers atteste de nombreuses activités autour des arts du feu si bien que l'on doit s'interroger sur la spécificité de la population rassemblée. Pampelune en effet est un site neuf délimité par une enceinte où l'on a fixé une population nouvelle car l'on n'est pas parvenu jusqu'à présent à localiser des établissements antérieurs dans l'espace alentour. En définitive, la

création du village paraît répondre à un projet global et celui-ci n'est pas exclusivement voué à des seules fins de productions agricoles et pastorales mais associe une grande partie de la gamme des activités liées aux arts du feu, principalement des métallurgistes dont les hauts degrés de compétence ont pu être montrés (travaux en cours de G. Pagès). Peut-être plus que dans la forme des sites, c'est dans ce point principal que réside la différence essentielle entre les nouvelles *villae* du haut Moyen Âge et ces villages perchés et fortifiés. Les premières accueillent par regroupements plus ou moins spontanés des foyers paysans voués à la production agricole, tandis que les seconds ont pu regrouper des populations plus diversifiées et sans doute aussi plus mobiles. Qui plus est la présence d'une enceinte renforce la cohésion de ces nouvelles communautés. Ces villages perchés et fortifiés que l'on voit apparaître un peu partout dans le midi de la France à partir de la seconde moitié du V^e s. et au début du VI^e s. nous montrent surtout la diversité structurelle des campagnes du premier Moyen Âge et la capacité de ce monde rural, dans lequel tout n'est pas agricole, à se transformer. La lente désagrégation de *villae* traditionnelles comme celles de la Ramière ou des Prés-Bas à Loupian et inversement l'enracinement des foyers paysans auprès d'autres *villae* qui renforce la cohésion des espaces ruraux traditionnels, notamment dans les zones basses ne doivent pas masquer la réalité d'un monde rural particulièrement mobile alors que celui-ci est encore trop souvent réputé figé. Finalement, l'émergence de villages comme celui du Roc de Pampelune laisse entrevoir des phénomènes de déplacement et de nouveaux types de regroupement des populations rurales dans lesquels les hommes sont loin de n'être tous que des paysans.

3. Espaces de conquête agraire et autres formes d'habitat

Cette diversité structurelle des campagnes du premier Moyen Âge dont la transformation permanente s'accélère à partir du V^e s. ne se perçoit pas seulement dans les mutations des *villae* les plus importantes ou dans l'émergence des villages perchés de l'arrière-pays. Celle-ci se lit aussi, de manière moins aisée il est vrai, dans l'apparition de nouveaux sites d'habitats plus petits, plus labiles et donc plus difficiles à détecter. On commence néanmoins à repérer cette poussière de petits sites, ces habitats réputés dispersés dont la consistance est principalement déduite de l'afflux de la documentation écrite à partir de l'époque carolingienne.

Relativement pauvre mais particulièrement hétéroclite, cette documentation ne peut être analysée sans évoquer en préalable l'ampleur de

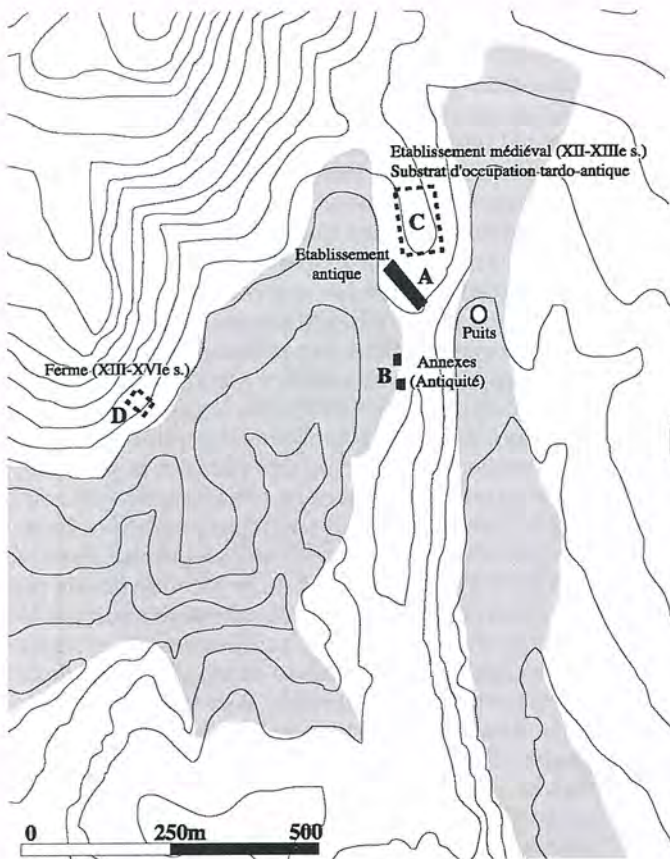


Fig. 6. Les habitats des Cayrisses à Saint-Bauzille-de-Montmel (Hérault) : dynamique de l'habitat dispersé au sein d'un terroir de marge emprisonné dans des massifs rocheux (d'après GENTY 1992, p. 125). La zone tramée indique les zones cultivables non rocheuses.

l'éventail des formes, des matériaux mobilisés et une fois de plus, si l'on se place dans le temps long, la difficulté des approches spatiales. L'inégalité des connaissances sur les territoires étudiés ne permet pas toujours de replacer ces petits établissements dans le tissu de l'habitat. Enfin, l'afflux progressif de la documentation écrite au seuil du IX^e s. fait apparaître une multitude d'établissements "nouveaux" alors que ceux-ci ne sont connus la plupart du temps des archéologues que par un toponyme ou par un point de fixation dans le sol qui renvoie à une réalité plus tardive ou dont le rapport avec l'histoire de l'occupation des sols demeure des plus incertains comme dans le cas des églises. Il convient de garder à l'esprit tous ces écueils et ces difficultés qui ne permettent pas toujours de dépasser le stade d'une approche typologique traditionnelle.

Héritages et résilience: des réinvestissements autour de points de fixation traditionnels à partir du V^e s.

Dans la gamme des établissements dispersés de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge figurent d'abord tous ceux qui ont été repérés à l'occa-

sion de la fouille d'établissements plus anciens. Ces "réoccupations" tardives sont peut-être les mieux connues de l'historiographie bien que l'on ait progressé ces dernières années sur la chronologie des hiatus et celle des différentes phases de réinvestissement.

En Roussillon par exemple, les fouilles conduites par J. Kotarba sur le site du Mas à Ansignan ont révélé sur une terrasse dominant l'Agly un petit bâtiment quadrangulaire (8,60m de long pour 6,80m de large dans son premier état) édifié dans la seconde moitié du I^{er} s. de notre ère sur un établissement sensiblement plus ancien (KOTARBA en cours)². Cet habitat rustique, dépourvu de couverture en tuiles, est occupé jusque dans la seconde moitié du II^{ème}, puis paraît abandonné pendant au moins 250 ans. À partir de la fin du IV^e s. ou au début du V^e s., une activité métallurgique, signale la présence d'une petite unité de réduction de minerai dans la périphérie du bâtiment initial puis dans la seconde moitié du V^e s., différentes fosses (dont certaines sont peut-être les reliquats de constructions légères à sol excavé) et des zones d'épandage de mobilier attestent une nouvelle intensité de l'occupation. Ce n'est cependant qu'à l'aube du VI^e s. que plusieurs bâtiments successifs

² Un vif remerciement à Jérôme Kotarba qui m'a aimablement communiqué la notice qu'il a rédigé pour ce site dans le cadre

de la préparation de la carte Archéologique du département des Pyrénées Orientales.

sont alors construits en dur. Le bâtiment le plus récent occupé jusqu'au VII^e s. est aussi le plus vaste. De forme rectangulaire, il atteint 15,80m de long pour 6,80 m de large, ce qui rappelle là encore la famille des édifices mis au jour dans le village perché du Roc de Pampelune ou sur le littoral à Embonne. C'est ce bâtiment qui a été occupé le plus durablement, mais il a coexisté au moins pendant une partie du VI^e s. avec trois autres édifices de taille plus réduite (8 à 9,40m de longueur pour une largeur moyenne de 4,50m) dans lesquels des foyers rudimentaires ont été observés. Au total, ces fouilles nous livrent un premier exemple d'une petite unité agricole qui se redéploie entre le V^e et le VII^e s. sur les lieux mêmes d'un établissement antérieur du haut Empire que les fouilleurs ont qualifié de rustique.

Ailleurs en Languedoc, d'autres approches ont permis d'apprécier la dynamique de ces petits établissements dans le temps long qui porte interrogation sur des effets de résilience dans les modalités d'occupation des sols marginaux. Dans l'arrière-pays de Montpellier, à Saint-Bauzille-de-Montmel des prospections fines au sein d'un terrain privilégié rendu particulièrement lisible du fait de récents incendies de forêts ont permis à P.-Y. Genty de cerner les grandes lignes des déplacements de l'habitat en bordure d'un petit bassin emprisonné dans des massifs pierreux, aujourd'hui éloigné des zones de culture (GENTY 1992). L'occupation de ce secteur débute dans le courant du I^{er} de notre ère (fig. 6). Un premier établissement (A), donc les vestiges sont dispersés sur une surface d'environ 2000m², est installé sur une crête rocheuse et paraît devoir être associé à une série de petites constructions isolées (B) repérées sur la même croupe, une centaine de mètres plus au sud. La faiblesse du matériel signalé ne permet pas vraiment de savoir si l'occupation fut continue depuis le I^{er} s., mais ce pôle est encore en activité ou réinvesti aux IV^e et V^e s. A partir du V^e s. émerge en outre un troisième point d'occupation (C), cette fois-ci à une cinquantaine de mètres seulement au nord de l'établissement primitif. C'est sur ce même emplacement mais après un hiatus de plusieurs siècles encore mal défini, que se fixe aux XI-XII^e s. un nouvel habitat associé à des vestiges d'enclos et de cours toujours visibles dans le paysage actuel. Enfin, après l'abandon de ce nouveau pôle, l'habitat s'est encore déplacé, cette fois-ci sur l'autre versant du bassin, à plus de 500m de distance sous la forme d'une petite exploitation agricole occupée entre le XIII^e et le XVI^e s. (D.) En l'absence de fouille, le dossier demeure embryonnaire, mais il a néanmoins le mérite de nous placer dans l'histoire d'un espace et d'attirer l'attention sur trois grands cycles de pression anthropique, que l'on mesure ici à l'aune de l'habitat dispersé, celle des I^{er} et II^e de n. ère, des IV-VI^e et XII-XIV^e s. Au

delà des hiatus, ces phases permettent d'évoquer des échecs cycliques dans l'aménagement et la maîtrise de nouveaux espaces ruraux, ici des flancs de collines.

Dans un tout autre contexte, celui d'un bassin fluvial ouvert sur le littoral, des fouilles extensives conduites sur plusieurs établissements voisins par H. Pomarèdes dans le cadre de la construction d'une autoroute sont en passe de nous livrer, à l'échelle de plusieurs terroirs, l'une des images les plus affinées des recompositions qui s'opèrent après ce que l'on pourrait risquer de nommer la crise viticole de la Narbonnaise occidentale de la seconde moitié II^e et du III^e s. (BERMOND, POMARÈDES 2002 et POMARÈDES sous-*presse*). Au pied du Larzac, en rive droite de l'Hérault, dans la plaine méridionale de la cité de Lodève, les études conduites autour de l'agglomération antique de Peyre-Plantade à Clermont-l'Hérault révèlent au sein même de l'agglomération, la désertion quasi-systématique des installations de production viticole et dans la campagne proche l'abandon contemporain des fermes orientées vers ce type de production (fig. 7). Après cette crise associée à celle du commerce du vin local, il faut attendre la fin du IV^e s. et le V^e s. pour détecter une nouvelle phase de développement économique, mais le tissu de l'habitat que l'on discerne alors n'est pas en rupture complète avec le système antérieur.

Dans la grande périphérie de l'agglomération, à 1 ou 2 km de distance, des établissements ruraux (Gorjan, La Madeleine I, Saint-Peyre) ont d'abord survécu à cette crise sans hiatus apparent mais ceux-ci ne sont connus pour l'heure que par des prospections de surface, ce qui ne permet pas d'apprécier correctement l'intensité de leur occupation et leur forme exacte. On note néanmoins qu'il s'agit au V^e s.; des principaux pôles de peuplement du secteur. Plus originale est à proximité de l'ancienne agglomération l'installation vers la fin du IV^e s. d'une unité artisanale vouée à la production de céramiques fines, sur les lieux mêmes d'un établissement antérieur abandonné depuis la seconde moitié du II^e s. Ce nouveau cas de résilience semble être lié comme le suggère H. Pomarèdes à la survie d'une partie de l'ossature des voies de communication du haut Empire. Le choix du site d'implantation de l'atelier aurait alors été dicté en grande partie par une situation de carrefour, à proximité d'un itinéraire majeur : une ancienne voie nord-sud reliant le littoral au massif central. Cela est d'autant plus probable que la vaisselle produite est encore une céramique fine qui répond aux grandes tendances de la consommation régionale. Bien que relativement modeste, cette officine a d'ailleurs diffusé ses produits jusqu'à Narbonne, soit sur une distance de près de 100km (POMARÈDES sous-*presse*).

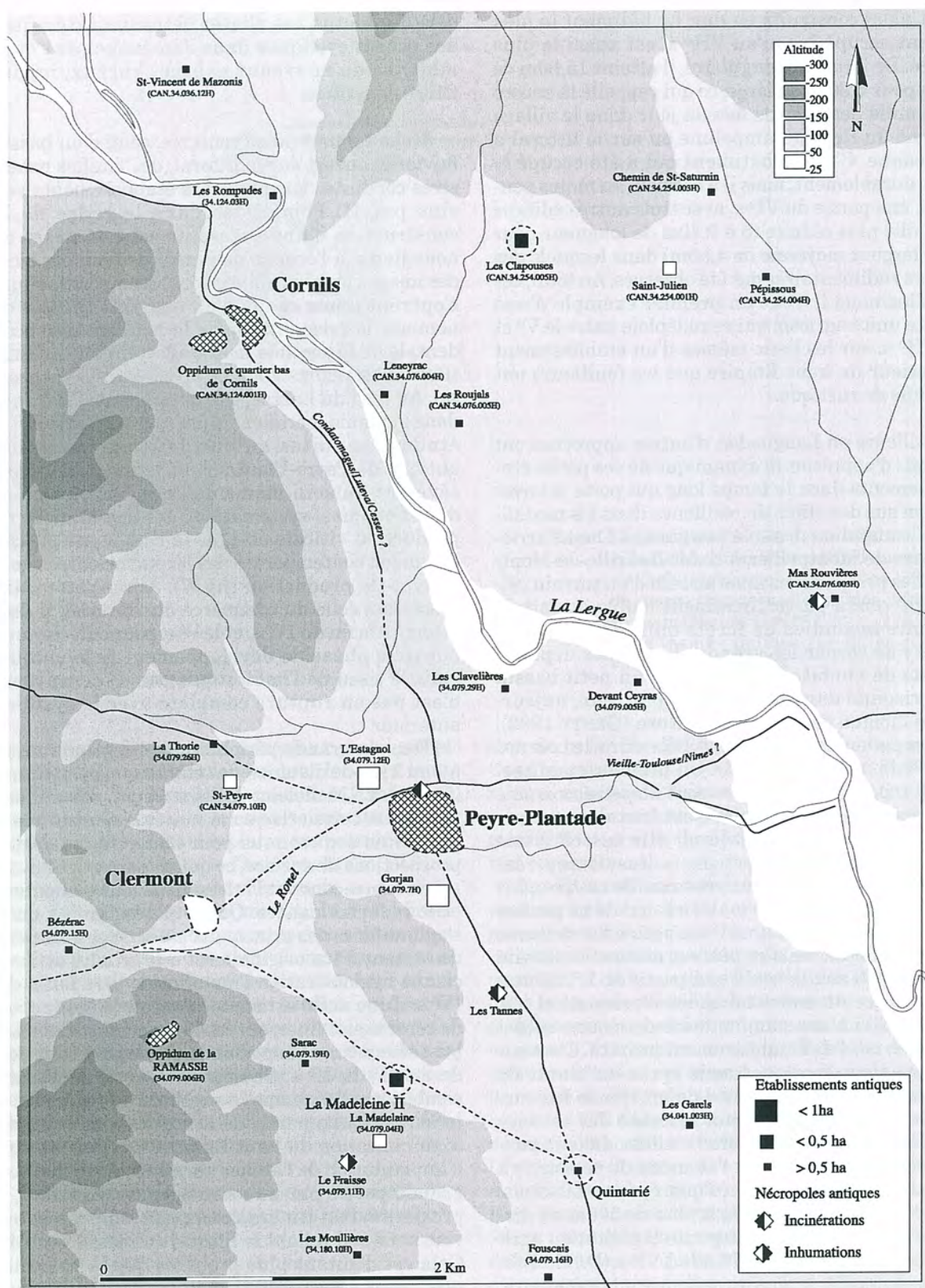


Fig. 7. Etablissements antiques dans la périphérie de l'agglomération de Peyre-Plantade à Clermont-l'Hérault (cité de Lodève). Les symboles blancs signalent des sites encore occupés au cours de l'Antiquité tardive, les noirs des établissements abandonnés entre la seconde moitié du II^e s. et le début du III^e s. et le début du III^e s. Les sites cerclés en pointillé correspondent à des établissements du haut Empire réoccupés à partir du V^e s. (Quintarié, La Madeleine II, Les Clapouses). Les fouilles de Quintarié, La Madeleine II et Peyre-Plantade ont été dirigées par Hervé Pomarède.

A 1,2 km au nord-ouest de l'atelier de Quintarié, un second établissement vient également d'être fouillé et permet de compléter ce tableau local. Ici, différentes unités agricoles du haut Empire s'étaient regroupées sur près de 300m de distance le long d'une voie passant elle-même à proximité de Quintarié. Comme sur ce dernier site, après une période de fort repli ou d'abandon complet, les lieux sont réinvestis dans le courant du V^e s.; et pendant tout le VI^e s. Deux logis associés à une petite unité de production de vin ainsi qu'un four de potier et plus au sud une forge témoignent de l'existence d'une ou de deux petites unités agricoles et artisanales qui appartiennent à la gamme des habitats dispersés.

A Clermont-l'Hérault, ces modestes installations qui réinvestissent des établissements antérieurs désertés pendant plus de deux siècles, s'ancrent surtout à proximité de voies de communication et de sites de carrefour. Au delà de leur absence de pérennité plus en avant dans le haut Moyen Âge, c'est peut-être ce point essentiel qu'il convient de retenir. Malgré leur caractère éphémère, ces modestes unités de la vie rurale contribuent à la survie d'une partie du réseau des chemins et peut-être à l'ossature des terroirs. Aux XI-XII^e s., sinon avant, une église flanquée d'un cimetière vient encore se fixer en bordure de la voie auprès de laquelle s'étaient jadis agrégés le groupe de fermes du haut Empire de la Madeleine II, puis ces petites unités agricoles tardo-antiques.

Si l'on ignore à peu près tout du statut de la population de ces nouvelles unités des V^e et VI^e s., on doit néanmoins noter qu'elles ne sont finalement guère éloignées d'établissements plus pérennes repérés en prospection mais encore non fouillés qui sont peut-être de petits centres domaniaux (Gorjan, La Madeleine I, Saint-Peyre). Dispersion de la population dans la *pars fructuraria*? Il est difficile de répondre mais retenons néanmoins la fragilité de ces installations qui ne dépassent pas le VI^e s.

Une quinzaine de kilomètres plus au sud, toujours en rive droite de l'Hérault, un nouvel exemple lève une partie de ces ambiguïtés. A Vareilles, sur la commune de Paulhan, c'est un grand domaine viticole du haut Empire qui a pu être fouillé exhaustivement sous la direction de S.Mauné. Celui-ci est abandonné à la fin du II^e s. ou au début du III^e s. (MAUNÉ 2000, p. 144) et l'on ne connaît pas cette fois-ci, dans le grand voisinage du site, d'autres établissements de ce genre qui auraient été occupés de manière plus durable. Lorsque les lieux sont réinvestis au début du V^e s., le nouvel habitat ne peut donc être associé à la pré-

sence plus ou moins proche d'un établissement principal, ou en d'autres termes à la *pars fructuraria* d'une *villa* du voisinage. C'est auprès d'un domaine abandonné depuis deux siècles que se fixe un nouveau point de peuplement et, contrairement aux exemples précédents, l'originalité de ce nouvel établissement tient précisément à sa durabilité car celui-ci est occupé sans solution de continuité jusqu'au XI^e s. et moyennant quelques avatars au delà encore (fig. 8). Dans ce cas de figure, on est enclin à penser qu'il pourrait exister un rapport de causalité entre l'éloignement de ces nouveaux foyers de la vie rurale de tout domaine de tradition antique et leur pérennité sinon leur dynamisme durant tout le haut Moyen Âge. C'est du moins une proposition qu'il faudrait pouvoir confronter à d'autres exemples. Pour l'heure, achevons de décrire les principales caractéristiques de ce nouvel habitat qui nous introduit plus en avant dans la chronologie fixée par cette rencontre³.

Les premières phases du réinvestissement qui s'opèrent sont avant tout caractérisées par des aménagements agraires qui consistent à maîtriser par des fossés de drainage les abords du cours d'eau auprès duquel avait été installé le domaine du haut Empire. Ces aménagements se font de part et d'autre du ruisseau et c'est d'ailleurs sur la rive opposée à celle de l'ancienne *villa*, en bas de pente d'un petit coteau que se redéploie l'habitat. Durant toutes les phases de l'occupation du site, les traces de celui-ci demeurent d'ailleurs particulièrement discrètes. Pour le V^e s., on ne peut qu'évoquer la présence de deux petites constructions légères à sol excavé, dont l'une au moins est dotée d'un foyer. Puis l'occupation devient plus intense. Aux VII-VIII^e s. plusieurs silos sont creusés, une activité métallurgique est attestée tandis que l'habitat qui échappe toujours au regard de l'archéologue pourrait prendre place au sein d'un enclos fossoyé. Entre les IX^e s. et XI^e s., de nouveaux fossés de drainage sont mis en œuvre sur l'ensemble du versant occupé tandis que plusieurs centaines de silos envahissent ces nouvelles parcelles recoupant en permanence les structures antérieures. Parmi ces aires d'ensilage coalescentes au moins un bâtiment de pierre a pu être reconnu, dans un enchevêtrement de silos et d'aménagements ténus. Hors de l'emprise de la fouille, sur le sommet du coteau émerge enfin une église, mentionnée pour la première fois au milieu du XII^e s. Un conflit oppose alors les moines de Saint-Sauveur d'Aniane à l'évêque de Béziers au sujet de la possession du sanctuaire. L'archéologie nous révèle pour sa part que des zones de stockage des céréales ont été installées, au moins depuis les VIII-IX^e s. auprès d'anciennes parcelles, cultivées et habitées depuis

³ Les fouilles de l'établissement médiéval de Vareilles (dites de l'Ermitage) ont été dirigées par O. Ginouvez (Institut National de Recherches en Archéologie Préventive).

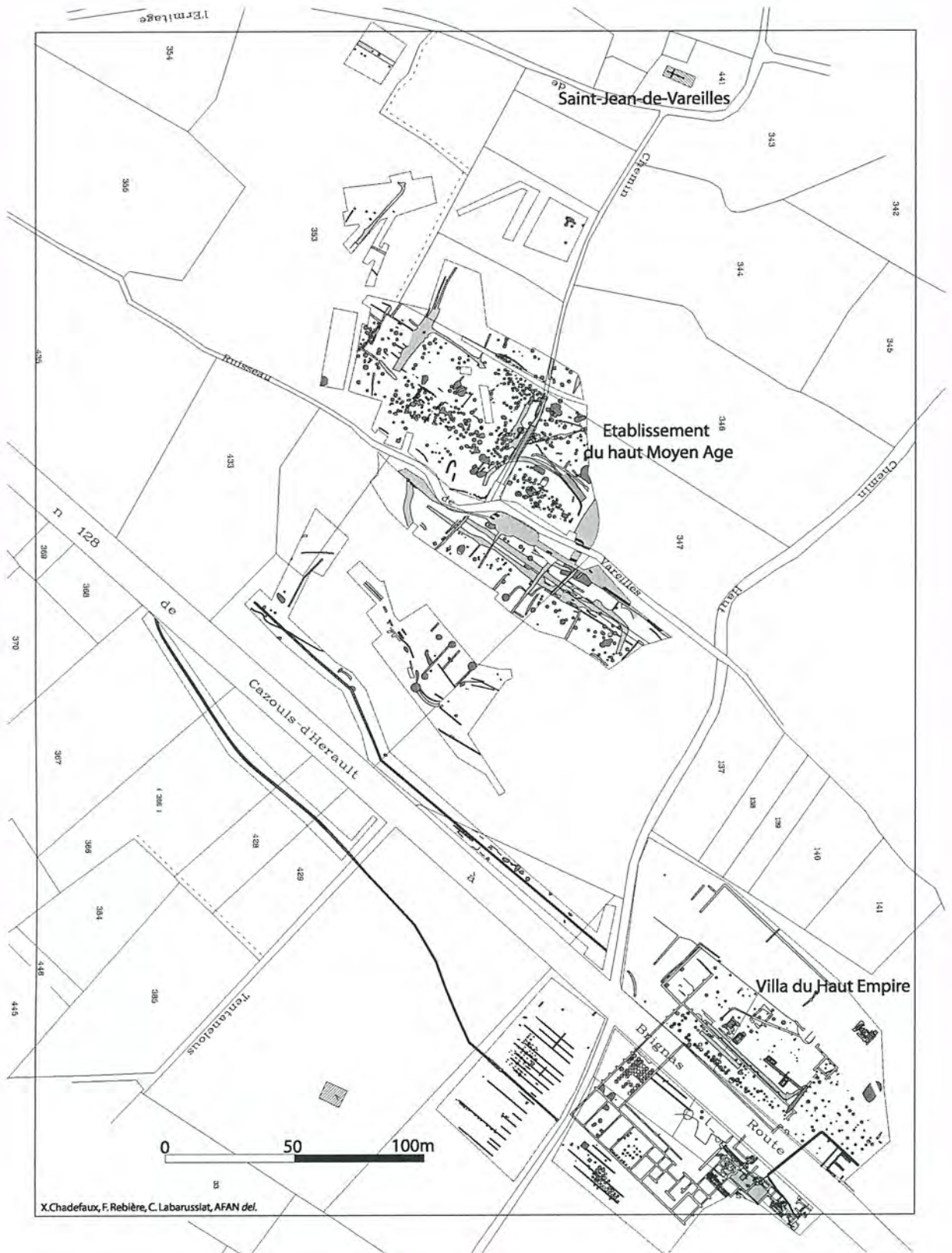


Fig. 8. Réinvestissement autour des ruines d'une villa du haut Empire durant le haut Moyen Âge : l'exemple de Vareilles à Paulhan (Hérault). La fouille du pôle antique a été dirigée par St. Mauné et celle du pôle du haut Moyen Âge par O. Ginouvez (DAO. X. Chadefaux, F. Rebière et C. Labarussiat).

la fin du IV^e s. Mais on ne sait pas encore interpréter correctement ce type d'observation, car l'habitat contemporain échappe toujours à l'enquête. Faut-il voir dans l'émergence de ces zones où la fonction de stockage s'amplifie considérablement au cours des X^e et XI^e s. le signe d'une organisation collective de type villageois ou supposer au contraire qu'il ne s'agit là que de sites spécialisés associés au prélèvement seigneurial? En d'autres termes, détectons-nous les traces ténues d'un habitat de type villageois que des problèmes taphonomiques ne permettraient pas de révéler autrement ou s'agit-il dans la proximité d'une église d'un simple espace de stockage lié à la généralisation d'un nouveau type de prélèvement comme la dîme? La réponse n'est pas évidente alors que ce type de découverte devient pourtant de plus en plus fréquent en Languedoc (BOIS, SCHNEIDER sous-pressé).

Maîtrise de nouveaux terroirs et dynamique de l'habitat dispersé : une question de cycle?

Nouvel habitat groupé de hauteur, résilience et réinvestissement autour d'anciens pôles du peuplement, abandon ou modification structurelle des anciennes *villae*, la dynamique du peuplement des derniers siècles de l'Antiquité se marque encore par l'apparition de nouveaux établissements dans des zones qui échappent cette fois-ci aux réseaux des premières *villae*. Ces sites longtemps passés inaperçus du fait de leur architecture rustique participent pourtant à la lente construction de nouveaux terroirs.

A proximité de Montpellier, dans la zone littorale de la cité de Nîmes, des fouilles de grandes surfaces, parmi les premières en Languedoc à être consacrées à des établissements du haut Moyen Âge, montrent clairement que l'idée d'un recul généralisé du peuplement au cours de l'Antiquité tardive doit être reconsidérée. C'est l'histoire pluriséculaire du terroir de Dassargues qui a été reconstituée par l'équipe de Caude-Raynaud, à partir d'une exploration qui a porté sur près de 4ha. Situés à une petite dizaine de kilomètres à l'ouest de la bourgade antique de Lunel-Viel, les lieux n'ont pas porté d'installation majeure et durable au cours des premiers siècles de l'Antiquité. Certes des traces d'occupation ancienne ont été révélées mais jusqu'au V^e s; celles-ci demeurent "presque impalpables, ponctuelles et discontinues dans le temps" (GARNIER *et alii*, 1995, p. 66). Seul peut-être le parcellaire dans lequel s'insèrent à partir de la fin du V^e s. différentes constructions rustiques pourrait constituer un lointain héritage de l'époque coloniale. Il faut en effet attendre la fin du Ve s., pour qu'apparaissent de petites installations agricoles, bien modestes encore. Celles-ci prennent la forme de deux cabanes excavées, constructions de bois et de terre qui peuvent s'al-

lier cependant à des pans de mur en pierre sèche. Dispersées à plus de 300m l'une de l'autre, autour d'elles se retrouvent fosses, silos et traces et vidange de foyers. Si l'on hésite à propos de leur interprétation, — constructions agricoles, annexes équipant le terroir, abri saisonnier ou habitat véritable— ces petits édifices semi-enterrés constituent les premières traces de bâti au sein de ces champs et ont été entretenus et réaménagés pendant plusieurs générations jusqu'au seuil du VII^e s. A proximité de la cabane 1, se trouve aussi un petit édifice rectangulaire de 3m sur 7m au sol de *plain-pied*, construction mixte associant des murs à soubassement de pierre sèche et d'autres en terre et bois. S'agit-il là encore d'un édifice annexe ou saisonnier ou au contraire d'un habitat rustique mais permanent qu'il faudrait dès lors associer au sein d'une même unité à la cabane excavée n°1, située à une soixantaine de mètres seulement? Un élément de réponse se trouve peut-être dans l'évolution qui s'est produite autour de la cabane n°3. Une à deux générations après sa construction, celle-ci laisse place, vers le premier quart du VI^e s. à un édifice plus ample, exploitation agricole que l'on peut désormais qualifier de ferme. Organisée autour d'un bâtiment de 20m sur 5 comprenant deux pièces d'habitation et différents appendices adjoints progressivement au corps initial, la ferme s'inscrit également à l'extrémité orientale d'une vaste cour fermée par des murs. Occupée pendant un peu moins d'un siècle, l'unité se désagrège à la fin du VI^e pour laisser place à une modeste cabane utilisée encore jusqu'au milieu du VII^e s. (GARNIER *et alii*, 1995, p. 37-38). L'ancrage d'un groupe familial dans le terroir se marque aussi par l'aménagement d'une petite aire funéraire à moins d'une centaine de mètres de la ferme. Sept tombes, qui pour la plupart ont été réutilisées, ont livré au total 14 individus et indiquent essentiellement pour le VI^e s. un type de recrutement limité à un horizon familial, témoignage possible d'une organisation sociale encore assez lâche au sein du terroir exploité. Le cas de la ferme de Dassargues nous montre pour la première fois en Languedoc, la genèse d'une exploitation agricole isolée en plein champ, édifice du premier VI^e s. dont la construction a été précédée, une à deux générations plus tôt, par de biens modestes édifices semi-enterrés. Ces aménagements nous montrent la lointaine genèse d'un nouveau type de *villa* puisque c'est par ce terme que le lieu est défini en 788 lorsqu'un prêtre cède à l'abbaye voisine de Psalmodi l'église qu'il y avait fait construire.

D'autres exemples de ces sites nouveaux peuvent être évoqués. En biterrois, sur la rive gauche du bassin moyen de l'Hérault, prospections systématiques et fouilles permettent de reconstituer en partie la genèse de la *villa* de Plaissan que l'on ne connaissait jusqu'alors que par l'évocation de deux

chartes⁴ du premier tiers du IX^e s. (fig. 9). Celles-ci fournissent d'entrée de jeu l'image d'un paysage déjà largement anthropisé. En un point de la *villa* des casaux confrontent d'autres casaux tandis que les terroirs paraissent organisés en quartiers monocultureaux : des vignes confrontent d'autres vignes, des terres de labour d'autres labours tandis que les parcelles cédées peuvent être limitées par des chemins. A quand remonte cette organisation? L'enquête archéologique apporte des éléments d'analyse. Première remarque, le sol de Plaisan n'a comporté aucune implantation de type *villa* occupée de manière durable pendant toute la première moitié du premier millénaire comme Loupian, ou La Ramière. Seuls de modestes établissements d'une superficie inférieure à 0,3ha ont été repérés mais leur occupation ne dépasse guère la seconde moitié du II^e de n. ère. Ce n'est là encore qu'à partir du dernier tiers du V^e s., que ces sols sont réinvestis. Emergent alors deux sites distincts. Le premier, localisé aux abords du cimetière actuel, est de fait difficile à cerner, mais le second localisé 400m plus au sud a fait l'objet d'une campagne de fouille. Comme à Dassargues, ou à Paulhan l'Ermitage, ce sont d'abord des façons culturelles et des aménagements de chemins qui marquent la maîtrise nouvelle du terroir. Comme à Dassargues ou à l'Ermitage, ce sont ensuite des petits édifices rustiques à sol excavé qui constituent les premières formes de bâti attesté. Deux fonds de cabanes typiques dotés de poteau d'angle ont été repérés et datés par radiocarbone des années 463-648. De très petite dimension (8m²), l'une de ces constructions est supplantée par un édifice de bois et de terre plus imposant dont le plan exact n'a pas pu être reconnu. Mais ce qu'il est primordial de noter dans le cas de Plaisan, tient au fait que ces premiers aménagements des V-VII^e s. constituent l'amorce d'une occupation pérenne de ce sol. Silos, foyers, forge, fours de grillage et four culinaire attestent en effet le maintien d'une activité jusqu'au cœur du X^e s. Ce n'est qu'autour du changement de millénaire que les lieux sont abandonnés peut-être au profit d'un regroupement des équipements et de l'habitat à proximité du site du cimetière actuel où se trouvait au XII^e s. le siège paroissial de la *villa*.

Plaisan nous livre un exemple de ces nombreuses petites installations rurales de la seconde moitié du premier millénaire, liées à l'aménagement et à la maîtrise de nouvelles terres dans des zones jusqu'alors dépourvues de l'assise des *villae* pérennes de l'époque impériale. Il n'est d'ailleurs peut-être pas anodin de noter que ces terroirs relèvent au seuil du IX^e s. d'une petite ou d'une moyenne propriété alleutière.

Ces petites unités d'exploitation qui émergent à la fin de l'Antiquité, de mieux en mieux repérées en prospection de surface, sont le signe d'une transformation profonde de la trame rurale et d'un nouvel élan du peuplement régional. Dès lors que ces installations ne sont pas replacées dans un cadre systémique, qui est celui de l'histoire globale de l'espace dans lequel elles évoluent, le risque est grand pourtant de ne voir dans leur mobilité, leur effacement ou leurs abandons cycliques que les signes d'une fragilité agricole, sinon d'un véritable déclin du système agraire. N'a-t-on pas lu en effet les choses à l'envers? Ces sites anciens du haut Moyen Âge dont la genèse remonte au V^e et VI^e s., ne sont-ils pas bien au contraire la manifestation d'une nouvelle dynamique de la vie locale, des habitats de conquête, dont les déclinés cycliques seraient moins le fait "d'échecs" que la traduction de seuils de stabilisation du système agraire favorisant en corollaire les nouvelles polarités de la vie rurale du second Moyen Âge au sein de terroirs maintenant mieux architecturés. Tant que l'on ne parviendra pas à dépasser l'horizon singulier de tel ou tel établissement pour s'attacher à celui de l'espace territorial dans lequel il évolue, sinon à celui d'une micro-région, l'impression risque longtemps encore de demeurer floue.

L'afflux de la documentation écrite à partir des IX^e et X^e s. ne contribue pas d'ailleurs à éclairer l'analyse parce qu'elle introduit une dichotomie certaine entre les deux sources. Tandis que les courbes que l'on commence à dresser à partir des données archéologiques montrent une décline sensible du nombre de sites occupés durant les VII-VIII^e s., l'irruption des chartes fait apparaître par la suite de multiples établissements "nouveaux" et suggère, de fait, l'impression d'un temps de reprise. L'archéologue est pourtant bien en peine de retrouver sur le terrain ces multiples casaux, manses et colonges de sorte qu'il s'est longtemps reporté sur les éléments supposés les plus stables du paysage, les églises principalement mais aussi les toponymes des *villae* pour dresser des cartes qui n'ont qu'un lointain rapport avec l'histoire de l'occupation des sols, tant ces données demeurent lacunaires et hétérogènes dans le temps et n'aident guère à l'étude des dynamiques spatiales. L'identification des formes de l'habitat dispersé du haut Moyen Âge est au cœur de ces difficultés. Malgré l'homogénéité du vocabulaire des chartes, on sait mieux pourtant que l'usage quasi-exclusif du terme *villa* avant l'an mil n'implique nullement une homogénéité des formes et des structures de l'habitat (SCHNEIDER 2001). Entre la survie et les modifications des *villae* d'origine antique et la genèse d'un nouveau type de *villa*,

⁴ L. CASSAN, E. MEYNIAL 1898, *Cartulaires des abbayes d'Aniane et de Gellone publiés d'après les manuscrits originaux: car-*

tulaire d'Aniane, Montpellier: Société Archéologique de Montpellier, n°313 et 319.

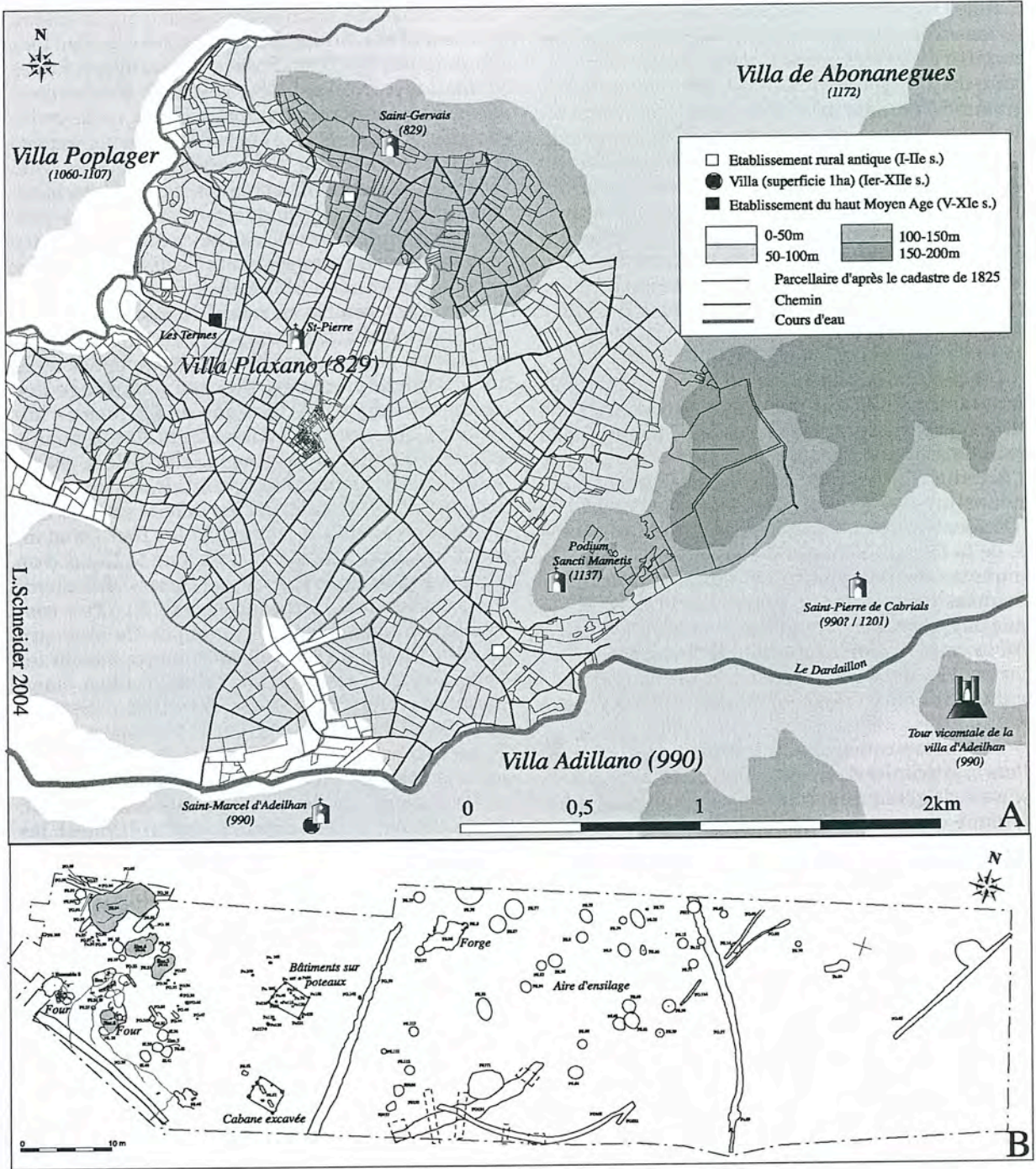


Fig. 9. Une nouvelle génération de villa : le site des Termes à Plaisan (V-XI^e s.).

- Localisation des principaux sites du terroir de Plaisan représentés à partir du cadastre de 1825. On note l'absence de grande villa tardo-antique et la faible densité des fermes du Haut Empire (3 occurrences). On remarque en revanche l'existence de deux églises perchées du haut Moyen Âge (Saint-Gervais et Saint-Mamert) qui semblent "border" l'espace de la villa Plaxano.

- Plan des fouilles du site des Termes. L'habitat se concentre dans la partie ouest, le long d'un chemin (fours culinaires, aménagements excavés, fond de cabane, bâtiments sur poteaux). La zone orientale est plus spécifiquement réservée au stockage (Fouille L.Schneider).

comme Dassargues et Plaissan au cours des V-VI^e s., les situations sont très diverses et sont loin encore d'avoir été toutes répertoriées. Il est nécessaire de convaincre que seules des enquêtes programmées de longue haleine, menées à l'échelle de la vie locale comme celle de la *villa* permettront de dépasser ces écueils. On achèvera dès lors ce tour d'horizon languedocien en présentant un dernier dossier pour aborder au terme de la chronologie proposée dans ces rencontres, la situation des églises et la nouvelle strate des habitats qui émergent aux VIII-IX^e s. et ceci, autant que faire se peut, à l'échelle territoriale des nouvelles *villae* du haut Moyen Âge.

Au pied des avant-monts du Causse du Larzac, dans un secteur de confins, aux marges des cités de Maguelone, Béziers et Lodève, saint Benoît fonde dans le dernier tiers du VIII^e s. le monastère d'Aniane, premier fer de lance d'une réforme monastique appelée à submerger l'ensemble de l'Occident chrétien en assurant le triomphe définitif de la formule cénobitique du monachisme. Les enquêtes locales conduites depuis une dizaine d'années permettent de mieux comprendre dans quel paysage a été implanté le monastère et quel a été le comportement de l'habitat à ses abords, notamment dans les terroirs de la zone méridionale du sanctuaire (SCHNEIDER, PAYA 1995, SCHNEIDER 2000).

Là encore comme à Plaissan ou Dassargues, dans ce territoire d'environ 300ha, sis entre petits causses de garrigue et plaine fluviale, aucune *villa* pérenne occupée durant toute l'époque impériale n'a été repérée (fig. 10). On ne connaît en fait qu'un établissement modeste associé à de probables annexes qui a ouvert des clairières de culture au cours du I^{er} s. de notre ère, mais la "ferme" identifiée s'efface du paysage à la fin du siècle suivant. A l'autre extrémité de la chronologie, les plus anciennes chartes du cartulaire d'Aniane montrent que dans la première moitié du IX^e s., ces sols n'étaient pas vides d'hommes. Les moines en effet, ont dû composer avec un groupe d'alleutiers qui y possédaient des vignes et des parcelles céréalières réparties dans au moins deux *villae* distinctes: Graniers et Gassac. Au détour des confronts apparaît encore, vers 830-838, une église dédiée à Saint-Sébastien. Ces *villae* disparaissent ensuite de la documentation écrite au profit d'une nouvelle *villa* (Maroiol) dont le toponyme est attaché à partir du milieu du XII^e s. à celui de la dédicace de l'église. L'organisation paroissiale marque alors une nouvelle phase d'un long processus de territorialisation qui accompagne également au seuil du XII^e s. la polarisation de l'habitat autour d'un point fixe et pérenne: l'église Saint-Sébastien.

L'enquête archéologique précise ce tableau en apportant des informations sur la chronologie du processus. Les fouilles conduites autour de l'église

Saint-Sébastien ont d'abord montré que le coteau sur lequel elle fut implantée avait été occupé tout au long des V-VII^e s. Fossés de drainage, fosses d'ensilage, foyers, forge, relèvent d'un corpus d'aménagements désormais habituels sur ce genre de site. Au moins une installation à sol excavé datée des VI-VII^e s. a également été observée. D'après les datations obtenues par radiocarbone, c'est entre 627 et 780 qu'apparaissent des premières sépultures et c'est peut-être dans cette même phase qu'est construite l'église, en tout cas avant les années 830-838. L'initiative de sa construction semble en revenir à une famille ou à un groupe d'alleutiers car jusqu'au milieu du XII^e s., le sanctuaire est aux mains des hommes de la *villa* et échappe aussi bien au patronage des moines d'Aniane qu'à l'évêque de Maguelone lui-même. L'absence d'investissements notables sur le bâti de l'édifice tout au long des XI-XII^e s. est un autre type d'argument qui peut laisser penser que le sanctuaire est demeuré en dehors des réseaux monastiques et épiscopaux. Si les fouilles montrent la formation au moins depuis le IX^e s. d'un cimetière autour de l'église, les traces d'un habitat à ses abords immédiats durant les VIII-IX^e s. sont particulièrement discrètes et labiles. Ce n'est qu'à partir de la fin du Xe s. et plus encore durant les deux siècles suivants qu'un véritable village émerge sur le coteau (SCHNEIDER, PAYA 1995 et SCHNEIDER 2000). Durant les VIII^e et IX^e s. l'église Saint-Sébastien et son cimetière constituent un repère monumental particulièrement prégnant dans le paysage, mais pas encore un pôle de cristallisation de l'habitat. Celui-ci, comme l'indiquent les chartes, se répartit dans le cadre territorial de deux *villae*. Prospections systématiques et fouilles permettent d'en mesurer mieux la physionomie et la distribution.

A 500m au sud du coteau, l'ouverture de différentes carrières a permis d'identifier plusieurs points de concentration de silos qui ressortent d'au moins trois implantations différentes. L'habitat proprement dit échappe presque entièrement à l'enquête et n'est suggéré que par la présence de quelques trous de poteaux ou des traces biens labiles. Mais le comblement des silos comprend des matériaux exogènes au sol dans lesquels ils sont creusés et des déchets domestiques (faune, céramiques, vidange de foyers) indiquent clairement qu'il ne s'agit pas d'un stockage de semence isolé en plein champ mais bien d'aménagements annexes liés à de petites unités agricoles dispersées à quelques centaines de mètres les unes des autres. L'étude de la céramique et le recours à des datations par radiocarbone montrent par ailleurs que l'occupation du secteur a débuté au plus tôt vers le milieu du VIII^e s. et a pu se poursuivre jusqu'au seuil du XI^e s. Dans le détail en revanche, on ne peut préciser si ces différentes unités ont pu

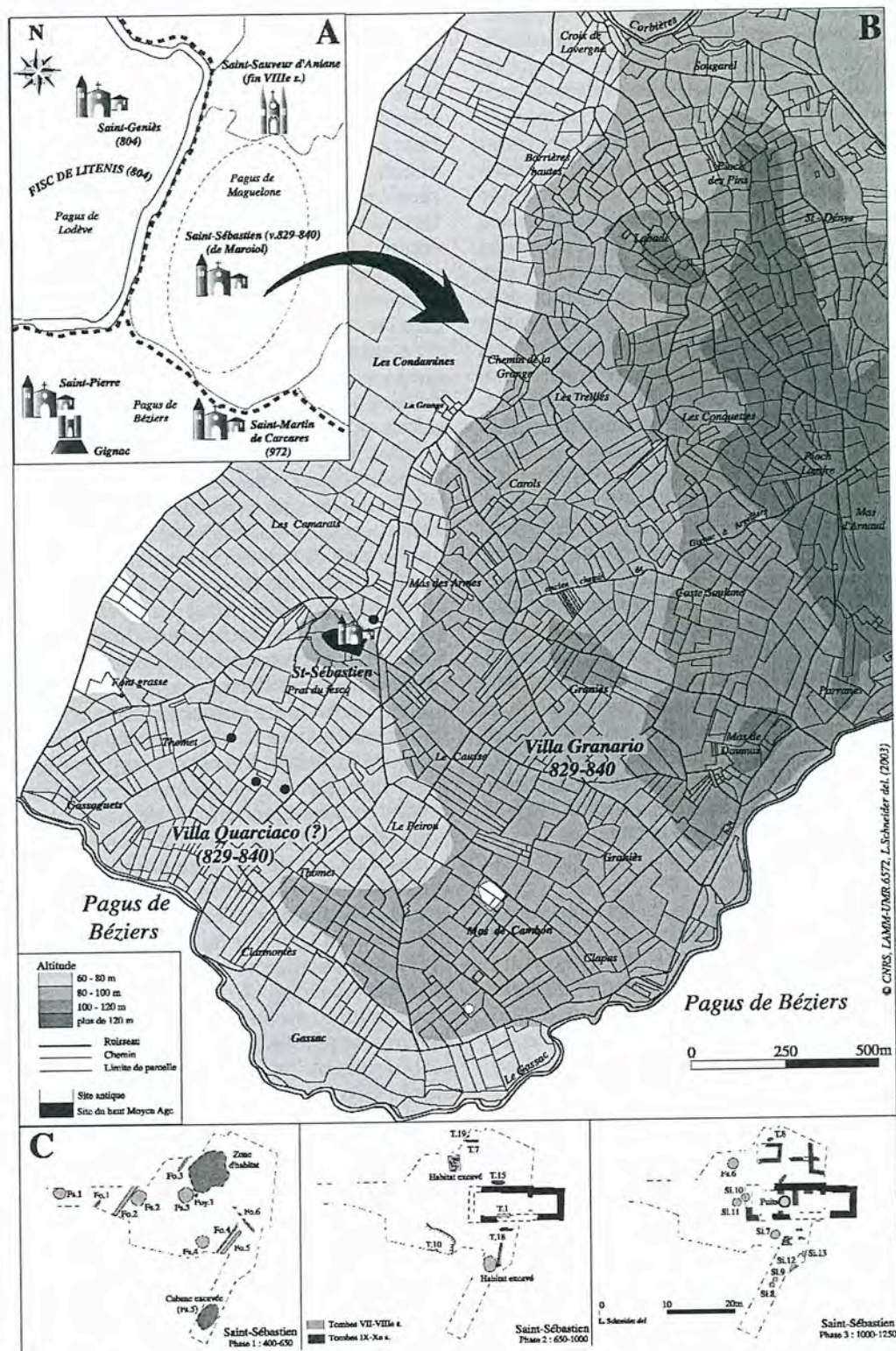


Fig. 10. Les terroirs méridionaux du monastère d'Aniane : des habitats du haut Moyen Âge à la seigneurie des moines.
 A. Localisation de l'église Saint-Sébastien et des *villae* de Gassac, Maroi et Graniers aux confins des pagi de Lodève, Béziers et Maguelone.
 B. Entre Gassac et Corbières, semis des habitats sur fond cadastral de 1828. On remarque l'absence de villa tardo-antique et la présence d'une seule ferme du haut Empire (Mas de Cambon). L'habitat du haut Moyen Âge adopte une distribution polynucléaire autour de l'église Saint-Sébastien.
 C. Les trois grandes phases de l'occupation du coteau de Saint-Sébastien. (Fouille L. Schneider).

fonctionner en même temps ou s'il faut supposer des déplacements dans le temps. Quoiqu'il en soit, les unités identifiées nous livrent ici l'image de petites installations agricoles éparses nées dans le cadre d'une nouvelle strate de *villae*. L'histoire de la construction et de la maîtrise de ces terroirs est faite de touches successives par lente accumulation depuis le V^e s. de notre ère. Peut-être stimulée par la fondation du monastère d'Aniane, une nouvelle phase de développement s'ouvre durant un long IX^e s. et se marque par un bourgeolement de l'habitat dans des secteurs jusqu'alors inoccupés. Mais une fois de plus la fragilité et la mobilité de ces habitats puis leur disparition dans le courant du Xe s. ne me semblent pas devoir être lues comme le signe univoque d'une faiblesse agricole. Tout cela participe de la maîtrise de nouveaux sols et appartient à cette lente construction des terroirs qui favorise à partir du XI^e s. l'émergence d'un pôle et la constitution d'une petite seigneurie locale autour de la vieille église de Saint-Sébastien. La perspective est d'ailleurs fractale parce qu'une fois le village constitué auprès du sanctuaire, les hommes de Maroiol ont eu à faire face à la nouvelle donne du XII^e et XIII^e s., celle d'un développement général plus homogène marqué principalement par l'amplification du système des villes. Pris en tenaille entre deux seigneuries plus importantes constituées autour du *castrum* de Gignac au sud, et du bourg monastique d'Aniane au nord, le village de Saint-Sébastien de Maroiol a finalement été abandonné dès le XIII^e s. et seule l'église a subsisté comme un écart dans le paysage.

L'archéologie du haut Moyen Âge languedocien pour récente qu'elle soit a bénéficié du dynamisme et des avancées méthodologiques des chercheurs régionaux protohistoriens et antiquistes, notamment de l'expérience du programme européen *Archeomedes*. L'histoire des transformations de l'habitat est envisagée dans le temps long et se fonde sur des enquêtes micro-régionales de longue haleine, conditions indispensables à l'analyse des dynamiques spatiales. Les programmes développés en zone littorale autour de la *villa* des Prés-Bas à Loupian, du village et des nécropoles antiques de Lunel-Viel et plus récemment dans les garrigues de l'arrière-pays montpelliérain sur un village perché tardo-antique comme celui du Roc de Pampelune ou encore autour de la question des propriétés monastiques à travers les exemples de Saint-Sauveur d'Aniane et Saint-sauveur de Gellone sont conjugués à des prospections systématiques et favorisent une meilleure prise en compte des données plus récentes et souvent disparates livrées par l'archéologie préventive.

Les dossiers rapidement présentés dans le cadre de cette rencontre laissent largement ouvert le champ des hypothèses. En multipliant la pré-

sentation d'études de cas, j'ai tenté d'adapter une méthode d'analyse aux contingences des travaux de terrain, longs à mettre en œuvre et jamais totalement achevés. C'est, il me semble, de la multiplication de ces analyses précises au cas par cas et de leur confrontation que pourra se dessiner une vision globale. Pour l'heure, celle-ci est de plus en plus difficilement réductible à des schémas d'interprétation monolithes ancrés dans ces concepts englobant de crise et de déprise agraire. On a pu craindre que la multiplication de ces études micro-régionales, voire micro-locales l'emporte sur notre capacité à généraliser, mais la période qui s'ouvre au seuil du VI^e s., n'est-elle pas précisément celle qui laisse obéir l'espace local à sa propre forme de développement où chaque localité porte en elle une colonne d'évolution qui lui est propre!

C'est ce qui ressort semble-t-il de la lente transformation des dernières *villae* de l'époque impériale. Elle laisse place dans les secteurs des mises en valeur les plus anciennes à un réseau sans doute plus stable qu'on ne l'avait d'abord supposé mais aussi dans le même temps à un réseau nettement moins hiérarchisé. Certes, dans la zone côtière principalement mais aussi dans la basse vallée du Rhône en Uzège, ou autour de certaines périphéries urbaines comme Béziers ou Agde, des populations s'agrègent toujours autour d'anciennes *villae*, mais le plus souvent celles-ci se redéplient dans leur assise territoriale. Aussi cette stabilité n'est qu'apparente et ne doit pas masquer un mouvement plus profond qui est bien celui d'une redistribution de la population et de son rééquilibrage dans les territoires. Les signes en deviennent de plus en plus sensibles dès lors que l'on admet que la *villa* n'épuise pas la typologie de l'habitat. Quel que soit le sort des *villae*, ici en passe de se transformer en village, là rapidement dissoutes, il est d'autres formes d'habitat qui émergent en des lieux qui avaient échappé à ce système, comme à Dassargues ou à Plaissan. Repérés de plus en plus souvent en prospection, ces établissements bien que difficiles à détecter, sont encore trop peu fouillés pour que l'on en puisse inférer l'existence de villages, de hameaux ou d'installations isolées et les insérer dans une typologie précise. Au delà de leur forme spatiale, lâche ou serrée, ces nouveaux sites constituent d'abord des points d'ancrage dans la maîtrise de nouveaux terroirs et la plupart d'entre eux ont des occupations qui se prolongent jusqu'au seuil du second millénaire, même si l'on identifie plus difficilement en leur sein l'intensité réelle des occupations d'une partie du VII^e et du VIII^e s. On mesure mieux en revanche, le démarrage de ce mouvement qui est celui d'une occupation plus large de l'espace, gagnant aussi bien les terroirs littoraux comme autour de l'étang de Berre en Provence (TRÉMENT 1999), que les vallées, les reliefs et les causses. Des premiers signes sont détectables dès la fin du IV^e s. mais c'est surtout à partir du dernier quart du V^e s. et au début

du VI^e s. que le mouvement s'amplifie. C'est dans cette phase que se place la transformation de l'établissement d'Embonne, c'est dans cette phase aussi que la population est redistribuée autour de Loupian, qu'un site comme celui du Camp des Armes est créé sur les causses, qu'une ferme et des cabanes dispersées dans les champs constituent la lointaine genèse d'une *villa* médiévale à Dasargues ou qu'une unité agricole véritable se redéploie sur un site plus ancien à Ansignan en Roussillon. Enfin, c'est également dans cette phase qu'apparaît un nouveau type de village, perché, fortifié, structuré comme nous le montrent aujourd'hui les fouilles du Roc de Pampelune. Alors que l'inventaire de ces villages de hauteur ne cesse de s'étoffer, rares sont ceux qui ont bénéficié de fouilles récentes mais les premières données rassemblées ne sont pas en contradiction avec la chronologie avancée à Pampelune, tant en Provence qu'en Languedoc. Tout cela suggère d'envisager cette période précise des années 475-530/550, avec encore plus d'attention car elle semble marquer dans cette Gaule méditerranéenne et peut-être plus spécifiquement en Septimanie le temps fort d'une redistribution des populations rurales. Cette mobilité n'est d'ailleurs pas toujours spontanée. Dans le cas des villages de hauteur, souvent implantés dans des espaces jusqu'alors marginaux du système agraire traditionnel, il faut même envisager des peuplements programmés, peut-être si l'on peut généraliser les données du Roc de Pampelune pour faciliter une concentration de l'artisanat.

L'évolution postérieure au VI^e s., moyennant des échecs et une stagnation que l'on mesure encore très mal pendant les VII^e et VIII^e s. réalise l'ancrage territorial de ces nouveaux établissements, alors que ceux-ci adoptent des formes plus naturelles d'exploitations du territoire tout en demeurant extrêmement diverses tant les évolutions locales obéissent à leur propre contingence. Mais désormais l'habitat constitue le cœur d'un espace géographique qui lui est propre, un finage local, non pas un *territorium* qui demeure plutôt attaché, en Languedoc, au cadre administratif des cités, mais un *terminium*, ou un finage local. C'est ce processus que semblent entériner les chartes en décrivant les paysages régionaux des IX^e et X^e s. comme pavés presque uniformément de *villae* (SCHNEIDER 2003 et sous presse b), c'est-à-dire d'espace géographique associé à un habitat et non plus à la propriété foncière comme l'était le monde rural des *villae* de l'époque impériale romaine. Cette perspective stimulante avancée par Ch. Wickham (2001, pp. 566-567) ouvre le champ à de nouvelles recherches et même si l'on ne dispose pas en Languedoc d'une documentation écrite aussi ancienne que celle que l'on peut trouver en Catalogne ou en Italie, on comprendra mieux tout l'intérêt que l'on peut retirer à l'échelle territoriale de la *villa* d'une comparaison minutieuse entre ce que révèlent les textes de la structure de la propriété puis du type de seigneurie et les données matérielles de l'archéologie qui laissent entrevoir les modes de construction des terroirs.

BIBLIOGRAFIA

- ARCHAÉOMÈDES 1998, *Des oppida aux métropoles*, Anthropos, Paris, 280 p.
- J.-P. BACOU 1971, *La villa gallo-romaine de Condoumine à Puissalicon (Civitas de Béziers)*. "Revue Archéologique de Narbonnaise", 4, pp. 93-132.
- S. BARBERAN (S.), L. FABRE, O. MAUFRAS, H. PETITOT, H. POMARÈDES, L. SAUVAGE ET R. THERNOT 2002, *Les villae de La Ramière à Roquemaure, Gard*. in *Archéologie du TGV Méditerranée, Fiches de Synthèse*, tome 3, *Antiquité, Moyen Âge, Époque moderne, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne*, 10, Lattes, pp. 889-919.
- Y. BERMOND, H. POMARÈDES avec la collaboration de P. RASCALOU 2002, *Evolution des centres de production et pôles de peuplement dans la vallée de l'Hérault. les exemples d'Embonne (Agde) et Peyre Plantade (Clermont-l'Hérault)*, "Revue Archéologique de Narbonnaise", 35, pp. 241-258
- M. BOIS, L. SCHNEIDER sous-presse, Conclusion de l'ouvrage : *Habitats, nécropoles et paysages dans la moyenne et la basse vallée du Rhône (VII-XV^e s.)*. *Contributions des travaux du TGV-Méditerranée à l'étude des sociétés rurales médiévales* (textes réunis par O. MAUFRAS), Documents d'Archéologie Française, (sous-presse).
- E. BOUCHARLAT (dir.) 2001, *Vivre à la campagne au Moyen-Âge, l'habitat rural du Ve au XII^e s. (Bresse, Lyonnais, Dauphiné) d'après les données archéologiques*, DARA, 21.
- J.-P. BRUN avec la collaboration de M. BORRÉANI 1999, *Le Var 83/1 et 2*, Carte Archéologique de la Gaule, Paris.
- L. BUFFAT sous-presse, *De la villa antique à la villa médiévale. L'évolution des centres domaniaux dans l'ancienne cité de Nîmes*, in *La Méditerranée et le monde mérovingien : témoins archéologiques*, Actes des XXIII^e journées internationales d'archéologie mérovingienne (Arles 2002).
- I. CATTEDU (dir.) 2001, *Les Habitats carolingiens de Montours et La Chapelle-Saint-Maubert, (Ille-et-Vilaine)*, Documents d'Archéologie française, 89.
- J. CHAUSSERIE-LAPRÉE, M. RÉTIF 2002, *Villa et vicus sur le territoire de Martigues durant le Haut Empire*, "Revue Archéologique de Narbonnaise", 35, pp.163-194
- F. FAVORY, J.-L. FICHES (dir.) 1994, *Les campagnes de la France Méditerranéenne dans l'Antiquité et le Haut Moyen Âge : approches micro-régionales*, Documents d'Archéologie française, 42, Paris.
- B. GARNIER, A. GARNOTEL, C. MERCIER, C. RAYNAUD 1995, *De la ferme au village : Dassargues du V^e au XII^e siècle (Lunel, Hérault)*, "Archéologie du Midi Médiéval", 13, pp.1-78.
- P.Y. GENTY 1992, *Prospections au nord de Montpellier (Hérault)*, in *Bilan Scientifique de la Région Languedoc-Roussillon*, Ministère de la Culture, DRAC-Montpellier, pp.124-125
- J. KOTARBA en cours, *Pyrénées Orientales (66)*, Carte Archéologique de la Gaule, Paris.
- PH. LEVEAU 2002, *Les incertitudes du terme villa et la question du vicus en Gaule narbonnaise*, "Revue Archéologique de Narbonnaise", 35, pp. 5-26.
- CL. LORREN, P. PERIN (éd.) 1995, *L'habitat rural du haut Moyen Âge (France, Pays-Bas, Danemark et Grande Bretagne)*, Actes des XIV^e journées internationales d'Archéologie mérovingienne (Guiry-en-Vexin et Paris 1993), Condé-sur-Noireau.
- M LUGAND, C. PELLECUER avec la collaboration de M.-H. BOU 1994, *La région de Mèze et la villa des Prés-Bas à Loupian (Hérault): contribution à l'étude du littoral languedocien*, FAVORY, FICHES 1994, pp. 246-278.
- S. MAUNÉ 2000, Paulhan, Vareilhes, in *Bilan Scientifique de la Région Languedoc-Roussillon*, Ministère de la Culture, DRAC-Montpellier, pp. 142-144.
- P. OUZOULIAS, C. PELLECUER, C.RAYNAUD, P. VAN OSSEL, P. GARMY (dir.) 2001, *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité*, Actes du IV^e colloque de l'association AGER (Montpellier 11-14 mars 1998), Antibes.
- C. PELLECUER, H. POMARÈDES 2001, *Crise, survie ou adaptation de la villa romaine en Narbonnaise Première? Contribution des récentes recherches de terrain en Languedoc Roussillon*, in OUZOULIAS et alii 2001, pp. 503-532.
- C. PELLECUER 1996, *Villa et domaine*, in J.-L. FICHES (dir.), *Le III^e siècle en Gaule narbonnaise. Données régionales sur la crise de l'Empire*, Sophia Antipolis, pp. 277-292.
- E. PEYTREMANN 2003, *Archéologie de l'habitat rural dans le Nord de la Gaule, IV^e-XII^e siècle* (Mémoire de l'AFAM, 13), 2 vol.
- H. POMARÈDES avec la collaboration de I. BERMOND, *Recherches récentes sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge du bassin de Thau : Le site d'Embonne à Agde (Hérault)*, "Archéologie en Languedoc", 16, pp. 51-62.

- H. POMARÈDES (dir.) sous presse, *Archéologie de l'A75, La Quintarié (Clermont-l'Hérault, 34): Établissement agricole et viticulture*, in M. MERGOIL (ed.), *Atelier de céramiques paléochrétiennes (D.S.P) (I^{er} – V^e s. ap. J.-C.)*, Montagnac.
- CL. RAYNAUD 2001, *Les campagnes en Gaule du sud-est dans l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge*, "Zephyrus", LIII-LIV, pp. 473-507.
- CL. RAYNAUD 2003, *De l'archéologie à la géographie historique : le système de peuplement de l'Âge du fer au Moyen Âge*, in *Peuples et territoires en gaule méditerranéenne. Hommage à Guy Barraol*, "Revue Archéologique de Narbonnaise", supplément 35, Montpellier, pp. 323-354.
- L. SCHNEIDER 1992, *Habitat et genèse villageoise du haut Moyen Âge. L'exemple d'un terroir du biterrois nord-oriental*, "Archéologie du Midi Médiéval", 10, pp. 3-39.
- L. SCHNEIDER 1996, *Monastères, villages et peuplement en Languedoc central : les exemples d'Aniane et de Gellone*, Thèse nouveau régime, Université d'Aix-Marseille I, 612p.
- L. SCHNEIDER 2000, *Sites sacrés, sites profanes. Recherches récentes sur les établissements ruraux du haut Moyen Âge dans les périphéries monastiques de Saint-Sauveur d'Aniane et Saint-Sauveur de Gellone (V^e-XI^e s.)*, in C. AMADO, X. BARRAL I ALTET (dir.), *Saint-Guilhem-le-Désert dans l'Europe du haut Moyen Âge*, Actes de la 2eme table ronde de Gellone, Août 1998, Montpellier, pp. 47-64.
- L. SCHNEIDER 2001, *Habitat, pouvoirs et peuplement en Agadès durant le haut Moyen Âge (VII-Xe s.)*, in M. LUGAND, I. BERMONT (dir.), *Hérault (2), Pays de Thau et Agadès, Carte Archéologique de la Gaule 34-2*, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris, pp. 105-118.
- L. SCHNEIDER 2003a, *Nouvelles recherches sur les habitats de hauteur de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge en Gaule du Sud-Est : le cas du Roc de Pampelune (Hérault)*, "Les Nouvelles de l'Archéologie", 92, pp. 9-16.
- L. SCHNEIDER 2003b, *Dans l'ombre de Montpellier. Espace, pouvoirs et territoires dans le pagus de Maguelone durant le haut Moyen Âge*, in J. VIAL, *Le Montpelliérais (Hérault 34-3), Carte Archéologique de la Gaule 34-2*, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris, pp. 98-112.
- L. SCHNEIDER 2003c, *Territoires savants, territoires vécus dans l'ancienne Gothie. De la villa tardo-antique à la villa du haut Moyen Âge et à la paroisse*, in *Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne, Hommage à Guy Barraol*, "Revue Archéologique de Narbonnaise", supplément 35, Montpellier, pp. 355-366.
- L. SCHNEIDER 2004, *Entre Antiquité et haut Moyen Âge : traditions et renouveau de l'habitat de hauteur dans la Gaule du sud-est*, in M. FIXOT (dir.), *La méditerranée de P.-A. Février 10 ans après, Actes du colloque de Fréjus en l'honneur de P.-A. Février, 7 et 8 avril 2001*, Aix-en-Provence, pp. 173-199.
- L. SCHNEIDER sous-presses a, *Cité, castrum et "pays" : espace et territoires en Gaule méditerranéenne durant le haut Moyen Âge. L'exemple de la cité de Nîmes et du pagus de Maguelone (V-XIe s.)*, in P. CRESSIER (ed.), *El Castillo y la Ciudad. Espacios y Redes (ss.VI-XIII)*, Actes du colloque Castrum 8, (Baeza, Espagne, 25-28 sept., 2002), Madrid.
- L. SCHNEIDER sous-presses b, *Le territoire de l'archéologue et l'archéologie des territoires médiévaux*, in B. CURSENTE, M. MOUSNIER, *Les territoires du médiéviste*, Paris.
- L. SCHNEIDER, D. PAYA avec la collaboration de V. FABRE 1995, *Le site de Saint-Sébastien-de-Maroiol (34) et l'histoire de la proche campagne du monastère d'Aniane*, "Archéologie Médiévale", 25, pp. 133-181.
- F. TRÉMENT, *Archéologie d'un paysage. Les étangs de Saint-Blaise (Bouches-du-Rhône)*, Documents d'Archéologie française, 74.
- C. WICKHAM 2001, *Un pas vers le Moyen Âge? Permanences et mutations*, in OUZOULLAS et alii 2001, pp. 503-532.